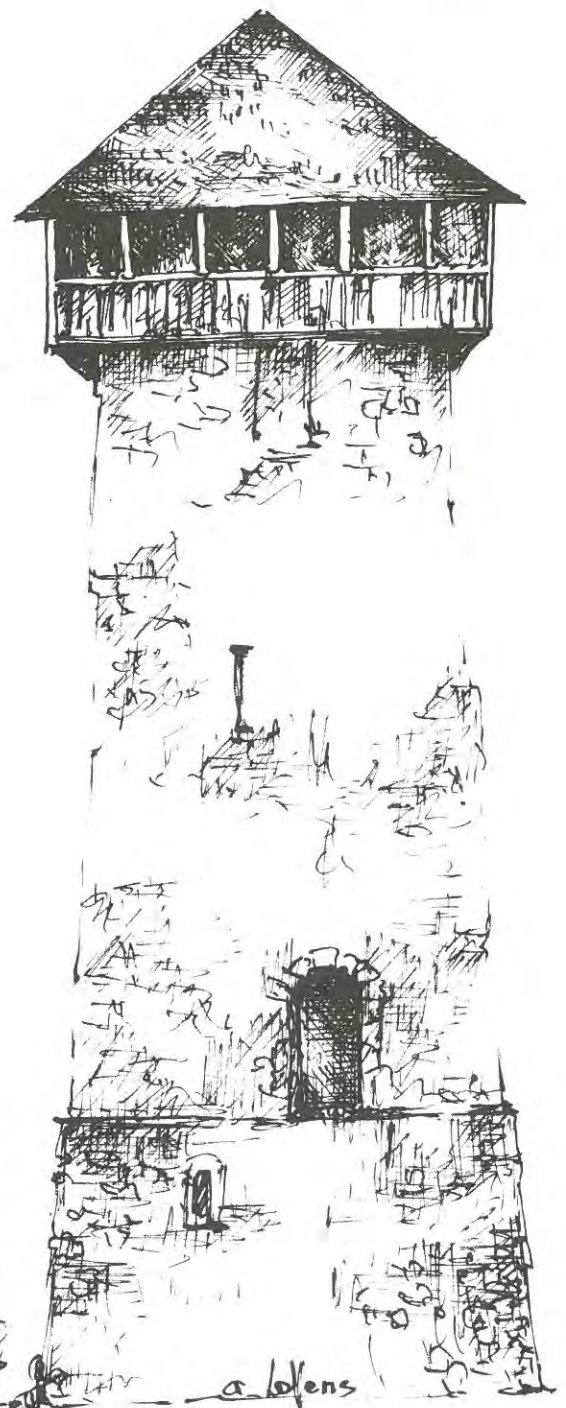
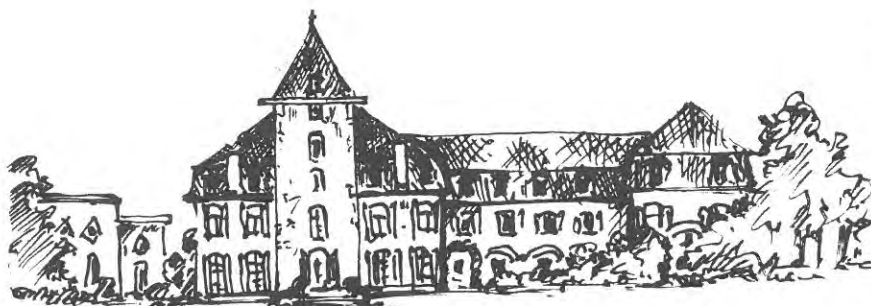


ANDUY - WIERDE



Numéro 19  
DECEMBRE 1994

DE LA PAROISSE DE WIERDE  
A LA PAROISSE DE RWAZA



## SOMMAIRE

### EDITORIAL

#### IL ETAIT UNE FOIS

**Des origines à la révolution française,  
la paroisse de Wierde.** 17  
L'histoire de la paroisse sous son angle administratif, une histoire très ancienne et très intéressante.

**De Henri de Gueldre à André-Mutien Léonard,  
les curés de Wierde.** 24

**Les deux chênes sont revenus.** 37  
La résurrection d'un lieu dit.

#### DES GENS DE CHEZ NOUS

**Au revoir, Baudouin.** 15

**Un peintre local, Philippe Jacquet.** 16

**Père blanc au Rwanda depuis bientôt un demi siècle.** 31  
Une vie bien remplie, celle du Père Stany de Jamblinne.

**Do it for Africa.** 4  
La suite de l'aventure entreprise en 92 par Nathalie Preudhomme. Solidarité de jeunes belges avec le Burkina Faso.

#### NOTRE VILLAGE

**Namur "Parc et jardins".** 27  
La participation de Benoît Mathieu à l'opération "Namur au sens propre"

**Savez-vous pourquoi l'escargot est l'emblème de notre ville?** 41

**CORRECTION:** Dans le numéro 18 du Crespon, page 15, il faudrait corriger la légende de la photo pour lire "Le bas-relief de l'Assomption".

Cette revue est éditée trois fois l'an par l'ASBL le Crespon. Les articles présentés traitent les différents thèmes intéressant notre communauté, tant dans le domaine des sciences naturelles (botanique, zoologie, géologie, géographie,...) que des sciences humaines (histoire, folklore et traditions, archéologie, sociologie, onomastique,...). La revue est illustrée de dessins et de photos en noir et blanc. Vous pouvez vous y abonner en vous adressant auprès de Marcel Bertrand (tél. 40 02 92). L'abonnement annuel coûte 250 francs que vous pouvez verser avec votre bon de commande au compte CGER numéro 001-2035555-86 de l'ASBL, rue du Perseau, 15 à 5100 Wierde. Par ailleurs, si vous souhaitez soutenir notre action, vous pouvez également devenir membre de l'association. Les colonnes du "Crespon" sont ouvertes à tous. Si cela vous intéresse, vous pouvez contacter l'un des membres du comité de rédaction: Marcel Bertrand, José Bette, Jacqueline Blondiaux, Géo Donnet ou Philippe Jacquet. Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs et les textes, photos et dessins qui y figurent restent leurs propriétés (loi du 22 mars 1886).

Editeur responsable: Géo Donnet - rue du Vieux Fermier à 5100 Wierde.

## EDITORIAL

### DE LA PAROISSE DE WIERDE A CELLE DE RWAZA.

*Il aurait fallu ajouter "en passant par Koudougou".  
N'allez pas croire, cher lecteur quadrimestriel, que ce Crespon aux titres si catholiques à l'intention de concurrencer l'Appel sur son terrain; c'est simplement le hasard et le calendrier qui ont fait se superposer dans ce numéro des histoires de paroisses.  
Nous commençons donc aujourd'hui à vous conter ce que nous savons de l'histoire de la paroisse de Wierde et vous devriez à ce sujet relire la présentation qui a été faite pour celle d'Andoy dans le numéro précédent (ne me dites pas que vous l'avez déjà perdu!). Nous devons l'essentiel de nos sources à M. Luc Francis Génicot qui a fait de la tour seigneuriale et de l'église romane une étude extrêmement fouillée; mais nous devons beaucoup aussi à M. Albert Delvaux dont les recherches ont complété notre information.  
Qu'ils en soient remerciés.*

*C'est le miracle de la lecture que de pouvoir, rien qu'en tournant une page, passer du onzième siècle namurois au vingtième siècle africain, de Wierde à Rwaza et à Koudougou. A Rwaza parce que c'est la première paroisse du Père de Jamblinne au Rwanda; à Koudougou, parce que c'est dans ce village que des jeunes belges, généreux et enthousiastes, ont "réalisé" une grosse part d'un ambitieux projet de solidarité avec les Burkinabés.*

*Je tiens à dire toute mon admiration pour ces deux expériences de la générosité. Certains vont penser que j'ai l'admiration facile. C'est possible, mais il me semble que cette attitude est plus constructive que la dérision; c'est important, surtout à notre époque où cette dérision, fille perverse de la critique, ruine des pans entiers de notre société.  
Rappelons que le premier chapitre de l'aventure africaine de Nathalie Preudhomme est paru dans le numéro 12 du Crespon (octobre 1992) et qu'il serait utile de le relire. Signalons aussi que le coauteur du récit est un voisin de Naninne, Benjamin Docquir.*

G. Donnet

94 se meurt.. Pour que vive 95, le Crespon a besoin de votre contribution; pour que nous puissions au cours de cette année qui va commencer célébrer l'anniversaire de la libération des camps (les témoins ont beaucoup à dire), achever l'histoire des paroisses (la tour, l'église, les cimetières, etc.), dessiner les cartes du village à différents moments de son histoire, etc.  
Merci de renouveler votre abonnement avant le 15 février!

TOUTE L'EQUIPE DU CRESPON VOUS SOUHAITE UNE BONNE ANNEE!





## DO IT WITH AFRICA !

En octobre 93, l'asbl Défi Belgique Afrique lançait à des jeunes de Bruxelles et de Wallonie un défi formidable : s'engager ensemble dans la solidarité avec l'Afrique, avec un des pays les plus pauvres au monde, le Burkina-Faso, et passer trois semaines sur place, au mois de juillet. Pour ces jeunes âgés de 15 à 18 ans, la grande aventure commençait...

S'engager dans ce challenge DO IT WITH AFRICA, former un groupe génial pour ce grand défi : suivre des week-ends de formation sur les problèmes de l'Afrique, lire, s'informer, vouloir comprendre. Puis se lancer, se retrouver responsables du financement d'un projet petit mais efficace, et tenter à son tour de motiver son entourage, les jeunes de son école. Vivre trois semaines d'amitié intense, recevoir une leçon pour la vie, là-bas dans un champ perdu du « pays des hommes intègres ». Pour cette leçon-là, témoignages...

### DBA et AMB : partenaires de la solidarité.

Fondée à Bruxelles en mars 1987, Défi Belgique Afrique (DBA) s'est donné pour but la sensibilisation des jeunes à la réalité de la pauvreté d'aujourd'hui, et à la nécessité d'une véritable solidarité entre les hommes, citoyens d'un même monde. Défi Belgique Afrique, association humanitaire, a fait le choix de privilégier la relation de partenariat et d'échange.

Depuis trois ans, DBA développe cette relation avec une association entièrement gérée par des Burkinabè, l'Action Micro-Barrages (AMB). Les deux associations partagent la même vision du développement, et de la solidarité : pas d'action où le spécialiste européen impose ses techniques, mais un échange permanent fait de respect et d'amitié.

L'AMB fournit un soutien logistique et technique à des projets de taille réduite, qui font l'objet de la demande des paysans, et sont tout à fait adaptés à ces derniers. DBA investit en Europe pour sensibiliser les jeunes et financer les projets soutenus par l'AMB. C'est ainsi que grandit peu à peu l'espoir de voir un monde meilleur, et la solidarité entre les hommes de demain.

En août 93, nous nous sommes répartis de nouvelles tâches entre les responsables de l'asbl pour que le travail de sensibilisation touche le plus de personnes possible. Le peu de place réservée aux problèmes du tiers-monde (qui touchent les deux tiers de la population mondiale) à l'école primaire est décevant. A un âge où les enfants restent ouverts à tout, c'est trop bête de ne pas en profiter pour leur faire ouvrir les yeux sur les réalités du monde dans lequel ils vivent et vont entrer en tant que membre actif. Il faut que les enfants sachent que pas si loin de chez eux, d'autres enfants et la plupart sur cette terre ne connaissent pas la même chance qu'eux. Mes études portant sur l'enseignement, je me suis retrouvée avec intérêt dans le groupe primaire. Nous avons deux grands objectifs à atteindre cette année.

D'une part, réaliser un certain nombre de dossiers destinés aux professeurs de cinquième et de sixième primaire pour qu'ils découvrent avec leur classe sous forme de jeux et de réflexions les problèmes du tiers-monde. D'autre part, entreprendre un jumelage entre 160 enfants de différentes écoles primaires de Bruxelles et les enfants de l'école de l'espoir de Koudougou. Ensuite, préparer le camp d'animation prévu en juillet en collaboration avec les professeurs de cette école. Le camp d'animation est un des quatre chantiers sur lesquels les jeunes ont travaillé ces vacances-ci. Bref nous avons beaucoup de pain sur la planche.

Le travail chez soi, la recherche de documentations, de jeux, les réunions passées ensemble dans la bonne humeur et

dans cette détermination propre à chacun d'atteindre les objectifs nous ont permis de réaliser huit dossiers et d'en présenter déjà quatre dans les écoles. Les différents thèmes sont :

- Ma chance d'aller à l'école
- Les enfants du tiers-monde
- Notre monde est injuste
- L'eau c'est la vie
- L'environnement
- Le racisme (l'exclusion)
- Le rôle de la femme dans le tiers-monde
- Les matières premières.

Le jumelage dépendait surtout des écoles concernées et les échanges de lettres ont été un succès. Nous avons beaucoup de projets pour l'année qui vient pour que cet échange continue et soit plus enrichissant. Les discussions avec les professeurs et les messages d'amitiés filmés à l'école de l'espoir lors du voyage est un bon début et si chaque partie réalise jusqu'au bout ses promesses, ce serait un petit pas mais un de plus pour réduire l'écart qui sépare nos deux mondes.

### Le grand défi : des mois de travail.

Le défi que DBA a lancé aux jeunes en octobre 93 poursuivait deux objectifs :

- leur faire comprendre qu'il est toujours possible de construire ensemble, et que cette union permet une grande force.
- leur permettre de devenir, à leur tour, des relais de solidarité qu'ils ont découverts à travers cet engagement.

Ces deux objectifs ne peuvent être atteints que si l'on accorde vraiment une confiance totale aux jeunes, ce qui a toujours été un des principes de base de l'asbl. Il avait donc été décidé de les rendre entièrement responsables du financement de quatre petits projets, qu'ils se sont répartis selon leurs écoles respectives, ainsi que d'une campagne de sensibilisation dans leur école. Les jeunes avaient donc bel et bien en main



le sort de ces projets, dont l'accomplissement ne dépendait que de l'énergie à les défendre. Au mois de janvier, chaque jeune s'est personnellement engagé, par la signature d'un contrat symbolique, à se montrer digne de la confiance placée en lui. Ainsi, les jeunes du collège d'Erpent devaient assurer le financement d'une pépinière de 10.000 plants destinés au reboisement, qui reste la meilleure arme contre l'avancée du désert. Les scouts burkinabè participent très activement à la politique de reboisement, qui empêche le sol encore fertile de devenir désert. Quant aux jeunes de Bruxelles, ils se partageaient trois autres projets : le soutien à un centre de formation pour jeunes agriculteurs, et deux réparations de micro-barrages endommagés par le temps. Comme le disent les Burkinabè : « L'eau, c'est la vie ! ». Les micro-barrages sont des retenues d'eau qui se remplissent à la saison des pluies, et permettent ainsi la formation de vastes étendues d'eau à proximité d'un village. Ces quatre projets ont en commun une taille assez restreinte, mais une grande efficacité.

Il fallait donc se lancer, maintenant, communiquer son enthousiasme à toute l'école : La récolte de fonds était organisée sous forme de vente de « pass-solidarité » que nous demandions à tous les élèves de vendre avec nous. Nous avons longuement préparé cette action : réunions pendant les temps de midi, visites aux directeurs pour une explication détaillée du projet soutenu, de ses objectifs et de toutes ses implications, établissement d'un calendrier précis reprenant le passage dans les classes et le ramassage de l'argent, organisation de la comptabilité, répartition des tâches etc. Cela demandait un travail acharné, la volonté de maintenir le groupe stable, et la force de communiquer son enthousiasme à des élèves souvent blasés. Après trois mois de labeur, nous avons rempli la première moitié de notre contrat : les projets étaient financés, et les sommes requises étaient même largement dépassées. C'était l'euphorie d'une première victoire durement acquise. Mais le contrat n'était pas terminé...

Car pour Défi Belgique Afrique, la sensibilisation est au moins aussi importante que l'argent récolté. En effet, c'est seulement par un changement progressif des mentalités que l'on peut parvenir à rendre plus solidaires les relations entre le Nord et le Sud. Il s'agissait donc de lancer une grande « semaine-Afrique » dans l'école. Ici encore les jeunes ont pris en charge l'organisation d'une série d'animations : des concerts de musique africaine, la plantation d'un arbre symbolique, une exposition sur le phénomène de désertification, la diffusion de films documentaires, un spectacle musical, autant d'activités tendant à créer un climat d'échange avec l'Afrique.

### **DO IT WITH AFRICA : La grande aventure avec l'Afrique.**

C'est-on le voit - à un rythme d'enfer que les jeunes participants du Do It With Africa, ont vécu cette année. De son côté, l'asbl n'oubliait pas ses devoirs : on n'envoie pas trente jeunes en Afrique noire sans une préparation sérieuse. Les jeunes ont ainsi vécu six week-ends de formation, répartis sur toute l'année : à travers des vidéos, des jeux de mise en situation, des débats, des discussions en groupe restreint, des exposés, on leur a fourni une formation assez complète, abordant les principaux aspects de la réalité du tiers-monde : situation des femmes et des enfants, aspects écologiques économiques, politiques, et découverte de la « planète-humanitaire ».

Un autre objectif de ces week-ends était, naturellement, de resserrer les liens du groupe, et de permettre à chacun de s'y sentir à l'aise. Les deux premiers étaient d'ailleurs entièrement consacrés l'un à la vie en équipe, l'autre à la confiance au sein d'un groupe. Au terme de ces deux week-ends, les organisateurs devaient constituer un groupe définitif de trente jeunes maximum. Cette sélection difficile - pour nous comme

pour les responsables - était nécessaire pour assurer la cohésion d'un groupe encore nombreux. C'est à ce prix que nous avons pu vivre notre engagement dans un esprit de totale confiance l'un envers l'autre.

Chacun de nous attendait ces week-ends avec impatience, car ils étaient les seuls moments où le groupe se trouvait réuni. Leur progression dans l'année était aussi notre progression dans cette grande aventure, notre marche commune vers le grand départ, en pensée avec l'Afrique. Lors de chaque week-end, on sentait l'amitié entre nous, de plus en plus forte, et la joie de voir que nos projets et nos actions avaient du succès dans les écoles.

Enfin, après des mois de travail en commun, de formation assidue, les « vacances » étaient arrivées. Les dernières réunions étaient centrées sur des informations pratiques : vaccinations, passeports et autres « papelards », contenu des bagages, petits conseils de santé, etc. Le groupe devait

prendre l'avion à Paris le 14 juillet au soir, mais on avait décidé une « mise au vert » d'une journée à Bruxelles. Les adieux se font donc la veille au soir, et les jeunes partent ensemble dans ce grand voyage, cette aventure fantastique qu'ils avaient tant rêvé. L'Afrique est toute proche maintenant. Ils vont rencontrer une équipe de tonnerre qui va se dévouer pendant tout le séjour, en plus de leur travail, pour les accueillir. L'équipe AMB ( Action Micro-Barrages) est composée de huit membres. Le directeur Harouna Ouedraogo a fait ses études d'ingénieur agronome à Genève et a décidé de revenir dans son pays malgré les portes qui s'ouvraient à lui en Europe. Son activité principale consiste à coordonner toutes les activités, ainsi que le rôle délicat de gestion, représentation, formation, relations avec la population...

Harouna aime dans AMB l'engagement des paysans et des membres d'AMB dans les actions entreprises. En tout cas, il a une façon incroyable d'expliquer avec des mots





simples, des images fortes... le système complexe du développement.

Raymond est animateur technicien. Il anime et forme les groupements villageois. Il est responsable de l'élaboration et du suivi des projets. Il impressionne beaucoup pour sa bonne humeur constante et sa facilité de faire passer ses problèmes en second lieu. Il nous a accompagné pendant tout le voyage et nous fut d'une aide précieuse. Ce qu'il aime dans AMB, c'est le principe de développement participatif, les répercussions des projets sur le niveau de vie des gens, le climat de fraternité au sein de l'AMB.

Jacqueline Ouedraogo est assistante de formation et animatrice dans AMB. Elle aide les femmes à se développer et à se prendre en main. Elle croit comme nous au développement par la femme en Afrique.

Bernadette Zabre est ingénieur hydraulique de formation. Elle travaille dans AMB



comme ingénieur coordinatrice technique. Elle s'occupe de l'élaboration théorique et pratique des micro-barrages en béton. (voir plus loin) Elle aime le contact avec les paysans même si ce n'est pas toujours facile en tant que femme en Afrique de s'imposer comme responsable d'un chantier, mais son travail lui permet (dit-elle) de voir la vraie réalité du pays.

Ousseini Ouedraogo s'occupe de la comptabilité et sa devise de vie est de braver l'égoïsme qui sommeille en soi. Emilienne Semdé est la secrétaire d'AMB et est beaucoup appréciée pour sa gentillesse tout comme Joseph (chauffeur) et Pierre (gardien des locaux).

Nous avons rencontré ce mois-ci une équipe motivée et motivante et qui grâce au travail quotidien et à la complémentarité de ses membres a bouleversé toute une région.

### Le pays des hommes intègres

Arrivés à Ouagadougou à deux heures du matin ( quatre heures en Belgique), nous prenons en car et en jeeps, les bagages entassés sur le toit, la route de Koudougou, troisième ville du pays. Nous resterons là quinze jours, participant aux travaux des scouts : plantation de jeunes pousses d'eucalyptus et d'acacia, un épineux très fréquent dans ces régions proches du désert, et travail dans les champs, à la rencontre des paysans burkinabè. Ces activités font partie d'un camp de scouts du village de Réo. Chaque matin, nous enfourchons nos vélos- des vieilles ferrailles récupérées Dieu sait où-pour parcourir les dix kilomètres qui séparent Koudougou de Réo.

Dans les champs depuis très tôt le matin, les femmes et les enfants nous saluent, avec des grands gestes de la main : à leurs yeux, nous sommes les « Nansara », les Blancs, ceux qui ont tout. Et pourtant nous roulons sur leurs chemins cabossés, appuyant de toutes nos forces sur les pédales rouillées, pour forcer les roues voilées de nos bécanes à

faire un tour de plus ; une poussière fine et rouge tourbillonne autour des vélos, s'incruste partout ; elle ne nous quittera plus de la journée. Nous arrivons en sueur au chantier : il fait très chaud, les gourdes de certains sont déjà vides, et le ravitaillement n'arrivera qu'à midi. D'ici là, il va falloir bosser dur, et nous essayons de reprendre notre souffle. Les scouts, eux, sont déjà rassemblés en cercle, ils chantent et dansent pour nous accueillir ; ils ont travaillé comme des enragés avant notre arrivée, parfois l'estomac vide ; maintenant, ils nous invitent dans le cercle, nous font chanter et « bouger ». Il n'y a plus de jeunes Belges riches et de Burkinabè pauvres, il n'y a que des jeunes, garçons et filles, qui veulent de toute leur forces construire un monde moins difficile à vivre ; il n'y a plus que l'amitié, les rires et les danses, pour le travail ardu aujourd'hui, pour l'espoir de demain.

Nous participons aussi à l'animation de deux écoles, l'école de l'espoir et l'école de Réo. Les professeurs de l'école de l'espoir, attendent dès le premier jour beaucoup du camp et se veulent acteurs dans l'animation des enfants et la réussite du chantier. Nous allons vivre concrètement une relation de partenariat, d'égal à égal, où chacun doit apporter quelque chose tout en tenant compte des intérêts de l'autre. Chaque matin, nous faisons un jeu suivant différents thèmes ; thème de l'arbre, de l'eau, de la campagne... Les jeux se déroulent bien et les enfants accrochent tout de suite. Ils posent beaucoup de questions sur la Belgique et nous essayons de répondre le plus objectivement possible. L'Europe représente toujours le bonheur assuré.

Nous essayons de rectifier cette fausse image en montrant le journal des sans-abri (Macadam), en leur expliquant le dégoût de certains enfants d'aller à l'école, à peine croyable pour eux... La matinée se termine par un débat-réflexion sur le jeu, mené par le directeur. Le soir (vers 15 H) est consacré à la détente. Les professeurs nous montrent leurs jeux et nous montrons les nôtres. Les jeux de ballon ont beaucoup de succès chez

les enfants. Après cinq heures, nous discutons de la journée avec les professeurs. Chacun donne son avis, sa critique, en toute franchise. Dans les deux parties, chacun poursuit le même but ; que les enfants apprennent en s'amusant et que l'on réponde le mieux possible à leurs intérêts et à leurs questions. Ce chantier nous réserve aussi quelques imprévus. Au début, les enfants ont eu peur de nous voir arriver si peu nombreux (3 ou 4), les autres étant malades fatigue, adaptation à la nourriture, histoire de deux jours). Ou bien, un jour de forte pluie, nous sommes arrivés à l'école mais les enfants étaient restés chez eux pour aider leurs parents dans les champs.

Plus tard, nous vivons d'autres moments forts : lors d'un jeu où les dés sont pipés et où les riches deviennent de plus en plus riches et les pauvres plus pauvres. Les enfants après coup réagissent et comprennent qu'il est difficile de penser aux autres et qu'on a qu'une envie, c'est de s'enrichir toujours plus. Le jeu est important (disent les professeurs) car la différence existe aussi au Burkina. Lors du débat, un enfant (donc de la ville) avoue qu'il n'aime pas aller en vacances chez son cousin (dans un village) car il n'y a pas d'eau ni de lumière dans sa maison... Par après, nous leur faisons découvrir la Belgique à travers une malle contenant des objets et photos suivant différents thèmes (loisirs, nourriture, maison, nature...). Le reste du camp, nous préparons la fête de la cérémonie de clôture, prise très au sérieux par le directeur et les professeurs car ils présentent leur école devant les autorités de la province. Nous choisissons de montrer par des petites scénettes l'importance de l'arbre. Elles sont suivies de deux chansons, l'une burkinabè et l'autre belge pour montrer aux autres toute l'amitié qui s'est tissée entre nous, le directeur, les professeurs et les enfants lors de ce chantier.

L'animation à l'école de Réo est différente mais pas moins enrichissante. L'école est dirigée par un jeune directeur ouvert et motivé. Il accueille autant d'élèves que



possible (une centaine par classe) qui viennent d'un milieu rural par rapport à l'école de l'espoir qui se trouve en ville. Nous avons animé avec Moctar, un des instituteurs de l'école, et les scouts une centaine d'enfants tous les jours. Nous avons pu échanger de nombreuses techniques d'animation et de jeux scouts.

Les enfants étaient comme tous les enfants enthousiastes, énergiques, dynamiques, prêts à collaborer. Nous nous sommes attachés à eux un peu plus, sans doute parce que la pauvreté est plus flagrante ici qu'à Koudougou. Quand nous pensons à eux, nous entendons leurs rires, leurs chants magnifiquement portés par leurs voix aiguës et surtout avec cette volonté et cette joie de nous faire plaisir. C'est aussi une petite fille qui se cache et souffre en silence d'une crise de palu. C'est une journée pluvieuse passée avec eux dans une classe. Mais quelle ambiance formidable ! Nous avons chanté, récité des fables, raconté des histoires de fées, repoussé les bancs pour danser à n'en

plus finir. Ou bien un autre jour avec ce chant « Trois esquimaux » que nous leur avons appris et qui a subitement résonné plus fort lorsque nous leur avons demandé de le chanter pour que les enfants belges l'entendent...

Sur le chantier de reboisement, chacun travaille avec son correspondant scout : marquer les emplacements à creuser, faire les trous, planter le jeune arbre et lui donner un nom, l'arroser. Recommencer plus loin, encore et encore. Nous couvrons ainsi, en quinze jours, huit hectares. Nous savons aussi que les scouts vont continuer leur boulot, car il reste des plants dans la pépinière.

Le « matériel agricole » des paysans burkinabè, c'est la daba, une sorte de houe à manche court qu'ils utilisent partout, pour retourner la terre, la sarcler, pour creuser ou déblayer. Nos premiers gestes avec cet outil sont fort maladroits ; la terre est



Résultat de l'irrigation obtenue.

incroyablement dure, sèche de huit mois sans une goutte de pluie; le soleil tape comme jamais nous ne l'avons ressenti. Alors avec précaution d'abord, nous nous penchons et nous commençons à sarcler, entre les plants de mil ou de sorgho ; peu à peu un rythme s'installe, et les coups se font plus réguliers. Tout le monde progresse ainsi, par mètre carré, plus ou moins à la même vitesse. Mais après un quart d'heure, nous sommes largement distancés, essoufflés, et nous nous faisons remplacer par le groupe suivant. Impossible de suivre le rythme des paysans !

D'ailleurs, qui en Belgique penserait jamais à s'éreinter de la sorte ? Chez nous, le moindre travail est mécanisé ; là-bas entre 80 et 90 % de la population emploie la daba depuis l'enfance. Pourtant, c'est en chantant et en dansant que les Burkinabè se rendent au champ, travaillant parfois au rythme infernal des percussions. Le même dynamisme anime le mouvement scout, qui réalise chaque année des camps de reboisement un peu partout. Au Burkina-Faso, « pays des hommes intègres », la politique de sensibilisation est très développée, et chacun se mobilise dans une lutte de chaque instant contre la dureté de la vie.

Depuis une dizaine d'années, ce peuple digne et tolérant a retrouvé l'espoir et l'enthousiasme de construire ensemble. C'est le message que nous transmettent les scouts de Réo et les paysans.

Comment ne pas y répondre, comment oublier ce travail dans les champs, les scouts, le reboisement, les danses endiablées, les trajets en vélos matin et soir ? Comment ne pas répondre que nous avons laissé là-bas un morceau de notre cœur, et qu'un jour, oui, nous reviendrons ?

Comment ne pas rapporter avec nous, au terme de ces quinze jours, tout l'enthousiasme de continuer notre amitié, de continuer le combat.

## Une semaine dans le Sahel

Dimanche 31 juillet, nous entassons les bagages sur le toit d'un vieux car. Destination Yalogo, dans le nord du pays, où se trouve le barrage des Iles de Paix. Nous laissons à Koudougou des milliers de souvenirs. Lors des au revoir, les images ne cessent de défiler devant nos yeux. C'étaient deux semaines formidables d'amitiés nouées, de rires, de travail, d'encouragement, de joies, mais aussi de souffrances surmontées. Deux semaines qui resteront longtemps gravées dans nos cœurs et qui nous ont fait réaliser combien être ouvert à des personnes d'une culture très différente de la nôtre, donner, se dépasser pour l'autre pouvait être riche en émotion et nous rendre heureux. C'est un dernier regard chargé d'espoir qui se passe entre nous, Nana (notre cuisinier), tous les membres d'AMB, Hubert et les autres. Ce regard qui nous donne à tous la force et l'envie de continuer à nous battre pour un monde meilleur. Au fur et à mesure que nous avançons dans le nord du pays, la végétation se fait plus rare et la terre se transforme peu à peu en grains de sable infertiles. Nous étions bien dans le Sahel. Sahel veut dire « bordure du désert ». C'est le nom donné à l'ensemble des pays situés sous le Sahara : Mauritanie, Mali, Burkina-Faso, Niger, Tchad, Soudan, etc. Dans cette région du monde, il ne pleut que trois mois par an, de fin juillet à septembre ; le reste de l'année s'écoule sans une seule goutte de pluie. Depuis plus de vingt ans, le bois est coupé en abondance; l'explosion démographique et la « divagation » du bétail accentuent la dégradation du couvert végétal. Ceci a notamment pour effet que les sols ne sont plus nourris par la décomposition des feuilles ; peu à peu, l'eau ne parvient plus à pénétrer dans le sol, elle ruisselle sur les pentes naturelles, entraînant sur son passage la terre encore fertile. Erodé, raviné par la pluie, le paysage de ces pays est condamné à se transformer en désert. Actuellement, seuls quelques 5 % de la surface de la Mauritanie sont exploitables. C'est bien l'avancée du désert que nous



découvrons en remontant vers la frontière du Mali.

Lundi matin, nous découvrons en compagnie des responsables des Iles de Paix l'immense barrage, traversé la veille, dans le noir. Celui-ci permet grâce à un système d'irrigation (digue centrale/secondaire) d'alimenter en eau les différentes parcelles de riz. Nous ouvrons de grands yeux face à ces immenses étendues vertes. Comme quoi, dans le combat contre le désert, tous les espoirs sont permis. L'après-midi, nous rendons visite au maire de Yalogo, au chef du village, et à la police. Lors de toutes ces représentations officielles, nous ressentons encore une fois combien l'Afrique est différente. Le soir, nous logeons dans différentes classes de l'école primaire. Nous ne connaissons plus le confort du collège de Koudougou. Nous allons nous laver à la pompe devant tout le monde, nous mangeons assis par terre..., plein de petites choses qui nous font réaliser un peu plus les conditions de vie difficiles d'un pays d'Afrique. Mais le plus dur reste encore les regards de ces enfants qui nous entourent. Nous nous sentons mals à l'aise avec nos assiettes remplies et nous avons l'horrible impression de rentrer dans cette relation du blanc éternellement riche et du noir pauvre.

Mardi, nous visitons un des premiers villages où ont été entrepris des moyens simples mais efficaces de lutte contre la désertification. Le premier consiste en des cordons pierreux, petites barrières de pierre dans les champs, qui permettent de ralentir la vitesse de l'eau de pluie et ainsi évitent la destruction des jeunes plants. Le deuxième moyen est la mise en place de gabions dans les ravines créées par l'érosion. Les gabions sont des pierres entassées dans un grillage en fer et cela forme de gros blocs continus. Plusieurs gabions barrent la route à l'eau de pluie et ainsi l'empêchent de continuer à éroder les terres. Le troisième moyen est le reboisement.

Nous visitons aussi les ateliers des femmes (maraîchage, tissage, fabrication de

savons...). Leur objectif principal est de gagner un peu d'argent pour améliorer leurs conditions de vie, comme diversifier l'alimentation de leurs enfants... Elles rencontrent beaucoup d'obstacles dans leur travail et notamment la dévaluation qui a fait doubler le prix des matières premières.

En Afrique, le combat est quotidien. Nous prenons conscience lors de cette troisième semaine que partout dans le pays des hommes et des femmes se bougent et se battent contre leur sort. Ce sont eux les véritables raisons d'espérer de l'Afrique.

Après notre court séjour à Yalogo, nous partons en direction de Gorom-Gorom, la plus grande ville du Sahel qui signifie « Assieds-toi, viens t'asseoir ! », dernière étape avant de découvrir les dunes d'or d'Oursi. Arriver à Gorom-Gorom n'est pas chose simple pour le chauffeur. Les pluies, cette année ont beaucoup de retard mais, cette semaine, elles sont bien arrivées au Burkina. Les routes sont à certains endroits envahies par les marigots (gonflés par la pluie). Ceux-ci cachent parfois de grosses pierres qui peuvent empêcher, en trouant le radiateur du car, une quarantaine de Belges d'atteindre leur but. Ce soir-là, après quatre heures d'obstination et de sueur, le chauffeur et ceux qui l'ont aidé réussissent à réparer le car avec les moyens du bord (scotch...). Ils nous font quitter cette route dont on se souviendra pour rejoindre la ville la plus proche, c'est à dire Dori.

Le lendemain, nous nous réveillons pour apprendre une bonne nouvelle. Nous pouvons rejoindre Oursi grâce à quatre jeeps louées sur place. Après cinq bonnes heures de secousses, de rigolades, de chants et d'attente, nous arrivons là où il n'y a rien (traduction d'Oursi). Dans cet endroit fabuleux, nous nous couchons le long d'une dune pour tracer un mot : AFRICA. Comme pour mieux faire comprendre ( car les images touchent plus que les mots ) à tous ceux qui nous attendent en Belgique combien elle nous a bouleversés, combien

elle nous a perturbés dans notre petit cocoon occidental, combien elle nous fascine.

Et puis nous lançons tous ensemble notre cri quotidien comme pour défier le silence du désert : DO IT WITH AFRICA !

Chaque jour nous demandait de ne pas baisser les bras, de tenir le coup malgré la fatigue, le travail, la diarrhée, le soleil...

Mais ce jour-là, ce n'était pas un cri d'encouragement mais un cri de victoire comme pour mieux lui faire comprendre que nous ne sommes pas prêts de lâcher les bras et de nous arrêter là.

## Les micro-barrages

Les micro-barrages sont de simples levées de terre sur le trajet d'un marigot, le lieu de ruissellement des eaux ; à la saison des pluies, le micro-barrage retient donc toute l'eau qui ruisselle, et permet la formation

d'une vaste étendue d'eau, disponible pour le village. De plus, la retenue d'une telle quantité d'eau permet la reconstitution de la nappe phréatique, donc le forage de puits aux alentours, et le développement de cultures maraîchères, qui apportent un complément indispensable à l'alimentation des villageois. Autour de ces micro-barrages, naît donc une dynamique nouvelle : forage, maraîchage, reboisement, sont autant de signes de la volonté des Burkinabè de lutter avec les moyens du bord pour améliorer peu à peu leurs conditions de vie.

Lorsqu'un village choisit de se mobiliser pour construire un micro-barrage, il prend contact avec l'Action Micro-Barrages ; les responsables techniques viennent alors sur place opérer les relevés de terrain, déterminer le meilleur emplacement de la construction. L'AMB prend en charge les problèmes d'ordre technique, mais tente surtout d'établir les meilleures relations possible avec la population, afin que celle-ci comprenne bien le fonctionnement du



Un microbarrage.



barrage et son exploitation ; des volontaires sont formés par l'AMB, ils seront responsables de l'entretien du barrage. Après cette minutieuse préparation, un contrat est signé entre les villageois et l'AMB, reprenant les objectifs fixés à chaque partie. En effet, ce sont les habitants, hommes et femmes, qui devront construire eux-mêmes le barrage, pendant la saison sèche, avec les conseils techniques de l'association. Le coût des barrages en terre compactée est assez réduit, mais les villageois doivent consacrer plusieurs journées par semaine à ce travail très difficile; la construction s'étend sur deux à trois années, interrompue durant la saison des pluies.

Comme l'explique Harouna Ouedraogo, directeur de l'AMB, la première force d'un micro-barrage est de redonner confiance aux villageois : ceux-ci comprennent tout l'intérêt de la mobilisation autour d'un tel projet, et développent une importante activité autour du barrage. La culture et l'élevage réapparaissent, les puits ne tarissent plus ; le micro-barrage permet au village d'atteindre l'autosuffisance alimentaire, et libère la population- spécialement les enfants- des tâches les plus lourdes. Toute l'économie du village se trouve relancée.

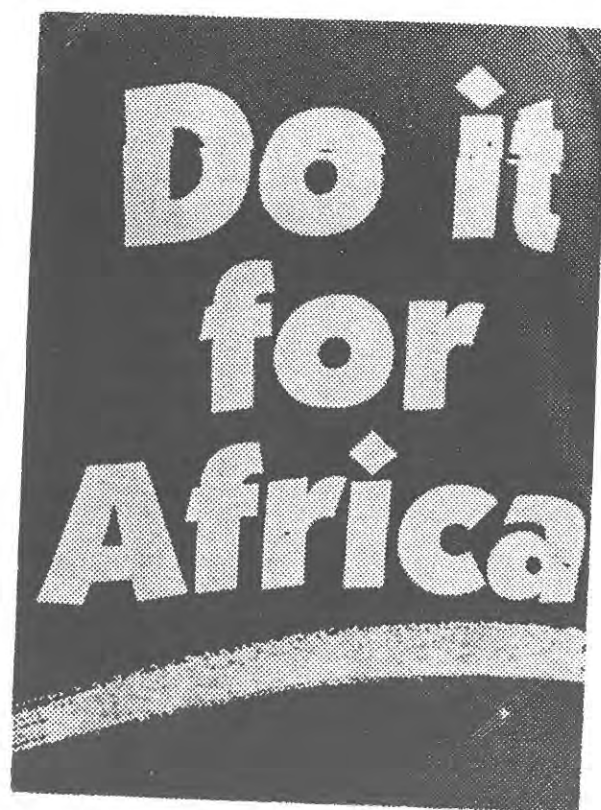
Avec les années, les techniques ont évolué : aujourd'hui, l'AMB souhaite remplacer la terre compactée par du béton. Les micro-barrages en béton sont trois à quatre fois plus résistants, et sont plus rapides à construire : une saison suffit. Leur durée de vie est de près de cent ans. Il s'agit toujours de constructions assez simples et peu onéreuses, réalisées par les paysans avec le concours de l'AMB. Commencé en janvier 94, le micro-barrage de Ramonkodogo venait d'être achevé lorsque les jeunes l'ont visité, au début de leur séjour. Cette première tentative est un succès encourageant : le barrage a été terminé rapidement, grâce au dynamisme des paysans.

## L'Afrique en marche

Nous sommes partis vivre trois semaines sur une autre planète, trois semaines pendant lesquelles nous avons appris à nous battre ensemble, avec d'autres hommes qu'anime la volonté de faire pousser des fleurs dans le désert. La connaissez-vous cette planète, l'Afrique en marche ; en avez-vous jamais entendu parler ? Les photos de nos journaux, les images de nos télévisions ne la montrent pas ; on ne nous parle que d'un continent où déferle la haine et la sauvagerie, la famine et la misère.

Qui parle des fleurs dans le désert, qui parle des danseurs de Zoula et des camps de reboisement. Qui parle du rire de Raymond et de la «pêche» d'Harouna ? Allons, il est temps de prendre la parole, il est temps d'expliquer aux gens le miracle de ces trois petites semaines, de cette Afrique qui nous a tant donné. Vraiment, le voyage ne fait que commencer...

Nathalie PREUDHOMME  
et Benjamin DOCQUIR



## AU REVOIR BAUDOUIIN...

Il nous manque une voix, une voix de basse,  
Dans le chœur paroissial qu'il aura tant aimé  
Et dans cette chorale \* plus ambitieuse qu'il a voulu connaître  
Pour une plus grande perfection de la joie de chanter ensemble.  
Il nous manque une voix  
Celle d'un amour paisible et chaleureux,  
Tendresse de l'époux et tendresse du père.  
Il nous manque une voix que pleurent ses amis.  
Il nous manque un regard  
(il aimait la photo, essaya l'aquarelle...)  
Il nous manque un courage, devant la vie, devant la mort.  
Il nous manque une foi, une espérance aussi qui ont armé sa vie.  
Il nous manque Baudouin...  
Sa simplicité, sa force, sa gentillesse.  
Au revoir, Baudouin... et merci.

Baudouin de Moreau a été un des pères et le premier président du Crespon. Il y a notamment travaillé à l'histoire de l'industrie de la terre plastique à Andoy. Il est mort le 8 novembre au terme d'une longue souffrance qu'il a dominée avec une admirable sérénité. Voici l'image que je préfère conserver de lui; celle de dirigeant du Patro qu'il anima avec Michel Simon, l'abbé Parent et moi, pendant les années 60. Les gamins de l'époque s'y reconnaîtront et se souviendront avec plaisir de cette période heureuse. La photo date d'octobre 62. Baudouin avait 18 ans.



\* L'ensemble vocal de Namur.

Géo Donnet.



## UN PEINTRE LOCAL, PHILIPPE JACQUET

Philippe Jacquet habite Andoy, a 47 ans et est instituteur à l'école communale de Naninne (sa femme est institutrice aussi). Il vient d'avoir les honneurs des cimaises de l'hôtel de ville (en octobre dernier). Il me semble intéressant de reproduire ici le petit discours de M. Carpiaux, échevin de la Culture, au vernissage de cette exposition.

"Aimer dessiner et peindre est une chose, s'inscrire à un cours et le suivre assidûment pendant cinq années en est une autre. Ce pas, Philippe Jacquet l'a franchi, à la veille de la quarantaine. Désormais titulaire d'un certificat d'enseignement artistique secondaire supérieur dans la section Arts Plastiques et Appliqués, Philippe Jacquet fut l'élève des professeurs Marcel Lucas et Jean-Pierre Gonthier à l'Académie des Beaux Arts de Namur. Après s'être essayé dans l'illustration à l'aquarelle, il a fixé ses préférences sur l'acrylique pour ses vertus de contraste, de profondeur et de rapidité. Ses copies de chefs d'oeuvre anciens, les influences qu'il a subies des peintres modernes, les incursions dans l'abstrait, prouvent la multiplicité de son talent. Philippe Jacquet ne cherche pas à rentrer dans un moule ni à suivre une mode; loin de lui l'envie de rentrer dans une catégorie avec ses principes, ses règles et ses attentes. Il ne peint pas pour plaire à tout prix mais pour le plai-

Les Deux Chênes  
suite  
de  
la  
page 40



(4) Le chemin de Namur à Mozet (Li tch'min di Nameur à Mozet) qui, sur la carte de Naudin le Cadet, s'appelle le chemin de Namur à Huy. A Andoy, on appelle

*sir. Ses choix se font avec le coeur de façon instinctive. C'est par goût que sa peinture tend vers l'abstrait. L'artiste a choisi cette voie, tout comme un poète le ferait avec des mots, pour exprimer le non-dit.*

*En tant qu'instituteur d'une école communale de la Ville de Namur, en l'occurrence Naninne, et pratiquant une activité artistique durant ses loisirs, Philippe Jacquet est membre du groupe Émeraude créé à l'initiative de Monsieur Roger Lazon. C'est avec d'autres membres de ce groupe que notre artiste a participé à plusieurs salons d'ensemble, tout comme il a présenté des expositions personnelles dans la province ainsi qu'à Bruges en 1990.*

*Nous sommes heureux de l'accueillir aujourd'hui aux cimaises de notre Hôtel de Ville et lui souhaitons plein succès.*

Ajoutons à ce portrait que le caractère des oeuvres apparaît fort différent de celui de l'auteur : les explosions et les oppositions de couleurs dans certains tableaux contrastent avec le calme et la douceur apparente du peintre. Ajoutons aussi qu'il a transmis le virus à ses deux filles : à l'une celui de la sérigraphie, à l'autre celui des illustrations pour enfants.

Tous nos voeux de réussite à toute la famille!

Géo Donnet.

encore ce chemin "Al voye des Romins" ou encore "Al voye des Balèves".

Aujourd'hui, ce chemin s'appelle tout simplement "Rue des Balaives" et, dans le prolongement de celle-ci au quartier des Comognes, "Rue de Nanvoie" et "Rue du Pommier sauvage".

(5) Le comte de Ferraris édite vers 1780 la carte chorographique ou "marchande" des Pays-Bas autrichiens à l'échelle de *une ligne pour cent toise* (1/86.400) et vers 1778 la carte au 1/11.520 dite de cabinet des Pays-Bas autrichiens.



*Wierde comme l'a représenté en 1605 Adrien de Montigny. La vue est prise du Nord. Il faudrait relire à ce sujet ce qui a été écrit dans le numéro précédent à propos de la représentation d'Andoy.*

## DES ORIGINES A LA VEILLE DE LA REVOLUTION LA PAROISSE DE WIERDE

### PAROISSE ET CURÉ : HISTOIRE DE MOTS

Si l'on se réfère au dictionnaire étymologique, le mot "paroisse" apparaît dans la langue française à la fin du XI<sup>e</sup> s., sous la forme "parosse", dérivée du bas latin "parochia", altération du latin ecclésiastique "paroecia" emprunté au grec "paroïkia" au IV<sup>e</sup> s. : "paroïkia" est à rapprocher du grec "paroïkos", "étranger" ou "qui habite à côté", les premiers chrétiens étant considérés comme des étrangers par rapport à leur environnement.

Et le mot "curé"? Dérivé de "curare", "prendre soin", il n'apparaît qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> s. Signalons en passant que c'est Ruteboeuf qui, le premier, utilise le terme.

A l'origine, la "paroisse" n'est donc pas administrée par un "curé"... puisque le mot n'existe pas. Ou plus exactement, "paroïkia", au IV<sup>e</sup> s., désigne autre chose que "paroisse" au XIII<sup>e</sup> s.

Dans l'histoire du haut Moyen-âge, il est question, d'une part, d'évêques (Saint Bertuin, Saint Materne...), d'autre part, d'abbés dans le sens premier de "supérieurs d'abbayes" (Saint Hadelin, Saint Landelin...). Parfois de cénobites, d'anachorètes ou de stylites (non, ce ne sont pas des injures empruntées au capitaine Haddock!), de vierges aussi (Sainte Pharaïlde, Sainte Aldetrude, Sainte Ragenuffe... et beaucoup d'autres aux noms tout aussi poétiques). Jamais de "curés".

Mais qu'est-ce donc qu'un "évêque", au IV<sup>e</sup> s., à l'époque où naît le terme "paroïkia"? C'est, littéralement, un "surveillant" : "episkopos", qui veille sur... sur une "paroïkia". A l'origine donc la "paroisse" correspondait à ce que nous appelons aujourd'hui un "diocèse". A moins, bien sûr, qu'"episkopos", au début du Moyen-âge, ne correspondît à autre chose qu'à l'"évêque" que nous connaissons aujourd'hui : "diocèse" vient du grec "dioïkêsis" qui signifie tout simplement "administration", ce



qui ne nous renseigne en rien sur l'étendue du territoire que couvrait cette "administration".

## NAISSANCE DES PAROISSES

Effaçons tout... car voici une autre explication.

On peut aussi traduire "paroikia" par "groupement d'habitations voisines" (de "para", "à côté" et "oikia", "maison")... ce qui nous rapproche nettement de la "paroisse villageoise" dans laquelle nous vivons aujourd'hui.

Mais cette paroisse-là n'est pas une invention de l'Eglise. Ce n'est pas - comme on serait tenté de le croire - l'évêque qui a divisé son grand diocèse, pour en faciliter l'administration, en petites paroisses dont il aurait confié la gestion à des curés. Non, le curé n'est pas "inventé" quand, à l'époque carolingienne, naissent nos toutes premières petites paroisses rurales.

Ce sont les propriétaires fonciers qui sont à l'origine de nos "paroisses-groupements-d'habitations-voisines".

Le propriétaire foncier se devait d'assurer la vie spirituelle et chrétienne de ses tenanciers. Il faisait construire, après en avoir demandé l'autorisation à son évêque, une église (ou une chapelle) tout à côté de son château (ou bien souvent, plus modestement, de son manoir ou de sa ferme fortifiée). Eglise dont le ressort s'étendait à tout son domaine.

Les limites de ces paroisses une fois fixées demeurèrent pratiquement inchangées pendant des siècles. C'est ainsi que lorsqu'on parvient à établir les limites d'une paroisse primitive, on établit du même coup celles d'un domaine carolingien, mérovingien, ou parfois même gallo-romain.

L'exemple de la paroisse de Frizet est caractéristique : elle englobait, jusqu'en 1900!, Vedrin, Rondehène, Berlaconnes, Saint-Marc, Dausoulx, Cognelée, Champion et Warisoulx... ce qui correspond exactement au territoire de la Mairie de Feix des premiers comtes de Namur qui lui-même coïncide avec un "fixus" carolingien (circonscription administrative, fiscale et monétaire). (Voir Namur-Magazine N°5).

Le seigneur qui créait une église pour son domaine devait garantir la subsistance du desservant - généralement un moine délégué par une

abbaye voisine. Il dotait donc l'église de terres, prises sur sa "réserve seigneuriale", dont le revenu était affecté à l'entretien de l'édifice et de son desservant. C'est le seigneur également qui choisissait le desservant et le présentait à l'évêque diocésain. Il était le "patron" de l'église.

L'ensemble de ces droits, ou "dominium" (propriété de l'église, dotation, patronat, collation...) était considéré comme étant de nature allodiale, c'est-à-dire libre de tout lien de suzeraineté-vassalité, et se transmettait aux héritiers.

Cette situation présentait des inconvénients. D'une part, le "dominium" primitif, en passant du fondateur aux héritiers successifs, se morcelait de plus en plus. L'église et les droits s'y attachant appartenaient à des "co-propriétaires" ou co-partageants - de plus en plus nombreux qui ne savaient pas très bien quels étaient leurs droits ni, surtout, leurs devoirs respectifs, situation propice à l'éclatement des conflits. D'autre part, les ecclésiastiques ne voyaient pas d'un bon oeil cette "domination" des laïcs sur les églises, cette ingérence dans la gestion et l'organisation paroissiales.

Une charte de 1223, concernant précisément l'église de Wierde, dit fort bien (en latin - de cuisine ou d'église - mais vous préférez sans doute une traduction, même approximative) qu'"il y a là quelque chose de honteux et d'inconvenant, et qu'il ne peut se faire sans grand danger pour les âmes que les laïcs se mêlent des choses de l'église."

Les abbayes, collégiales et autres institutions religieuses vont donc s'efforcer, à partir du XII<sup>e</sup> s., d'acquérir les églises rurales fondées par les seigneurs. Elles profiteront de l'appauvrissement de ceux-ci, causé par le morcellement des domaines à l'occasion de chaque succession.

## NOTRE-DAME DE WIERDE

1079

### Les premiers nobles de Wierde

Wierde est, dès le XI<sup>e</sup> s., le domaine de la famille "de Wierde". Le nom des Wierde apparaît pour la première fois en 1079 : une charte de donation en faveur du chapitre cathédral de Saint Lambert de Liège est signée - entre

autres - par Richard et Mainier de Wierde.

Les Wierde font partie d'une noblesse de vieille souche, proche des comtes de Namur, et occupent un territoire stratégique, aux confins de la Principauté de Liège et du Comté de Namur. Leur terre est un alleu (terre "libre"). Ils détiennent la haute justice sur le village et ses environs. Ils sont patrons et collateurs de l'église qu'ils font construire à côté de leur donjon.

Le premier document mentionnant l'église de Wierde est daté de 1194, mais elle existait vraisemblablement depuis quelque temps déjà puisque c'est à partir de 1194 que les Wierde abandonnent petit à petit leurs droits sur l'église au profit des chanoines du prieuré de Géronsart.

En 1194, la paroisse de Wierde et Andoy, sa dépendance, font partie du diocèse de Liège (celui de Namur ne sera créé qu'en 1559). A cette date, l'église est consacrée à la Bienheureuse Vierge Marie et compte trois autels : celui de Notre-Dame au centre, ceux de Saint Pierre au nord et de Saint Nicolas au sud. C'est une église entière - integra ecclesia. Celle d'Andoy est signalée en 1230 et en 1269 comme quarte-chapelle établie sur le district de Wierde. La chapelle de Wez - petite paroisse d'un km<sup>2</sup> dont le centre était l'actuelle ferme de Wez - dépend également de Wierde; son existence est attestée dès 1223. Ces deux chapelles existent probablement déjà à la fin du XII<sup>e</sup> s.

En 1194, les cinq frères "de Wierde", fils de dame Hadwide d'Erpent (connue pour sa générosité à l'égard du prieuré Notre-Dame de Géronsart), sont "co-partageants" de la plupart des bénéfices de l'église. Rainier et Mainier, tous deux chanoines à Saint Lambert de Liège, et Philippe, Godefroid et Jacques cèdent au prieuré le personat du maître-autel avec la dot et la dîme qui lui appartiennent, de même que l'autel Saint Nicolas avec le tiers de la menue dîme de toute la paroisse et la moitié des dîmes des biens détachés de la réserve seigneuriale des Wierde lors de la fondation de l'église, "voulant imiter ceux qui ont transporté leur patrimoine terrestre dans les trésors célestes" précise la charte.

Or si Rainier, Mainier et Jacques cèdent leurs droits sans contrepartie, Philippe et Godefroid expriment leur attachement à des trésors bien terrestres : ils exigent, pour eux et pour leurs

descendants, le paiement, à la Noël, d'un porc de 18 deniers, d'un setier de vin de prix ordinaire et de 4 pains de froment de 4 deniers. D'autre part, ils conservent les droits qu'ils possèdent sur l'autel Saint Pierre.

La donation des droits sur le maître-autel et l'autel Saint Nicolas est confirmée au prieuré de Géronsart en 1215 par Hugues de Pierrepont, évêque de Liège. Il semble bien qu'entre-temps Philippe et Godefroid aient abandonné leurs droits sur l'autel Saint Pierre (l'histoire ne dit pas s'ils obtiennent en échange le paiement, à Pâques, d'un mouton ou de six poulets...).

En 1228, les chevaliers Philippe et Conon, petits-fils de dame Hadwide, et les paroissiens de Wierde cèdent au monastère de Géronsart leurs droits sur le bénéfice de la custode. Il est aussi question à cette date d'un bénéfice appelé "caïtrerie" à propos duquel je n'ai pas trouvé d'explication.

En 1227, un certain Wautier de Tzeis, qui possédait encore une part de "co-propriété" sur le patronat de l'autel Saint Pierre, la donne au prieuré.

L'"Histoire du Monastère de Géronsart" de l'Abbé Barbier rapporte qu'en 1233, les moines de l'abbaye Notre-Dame de Grandpré abandonnèrent leurs prétentions sur l'église de Wierde. Nous verrons cependant qu'en devenant propriétaires fonciers de Wierde, ils acquerront la propriété de la tour!

Il y eut bien sûr des contestations, car il fallut, en 1242, un arbitrage pour confirmer les donations de 1223 et de 1227.

Il y en eut encore... puisque Jacques de Wierde, prétendant avoir encore des droits sur le patronat de l'autel Saint Pierre et le bénéfice de la custode, fut débouté par jugement arbitral en 1247.

### 1247 : fin du "dominium" des Wierde

Cette contestation fut la dernière qui opposa les chanoines de Géronsart aux seigneurs de Wierde. En 1247 en effet, leur "dominium" avait complètement disparu : ils avaient abandonné tous leurs droits sur l'église au profit du monastère. Petit à petit, ils renoncèrent également à leur titre et à leurs droits sur le domaine, qu'ils furent contraints d'engager. Si, en 1247, Jacques est encore désigné comme "nobilis vir de Werda", ses successeurs ne porteront plus

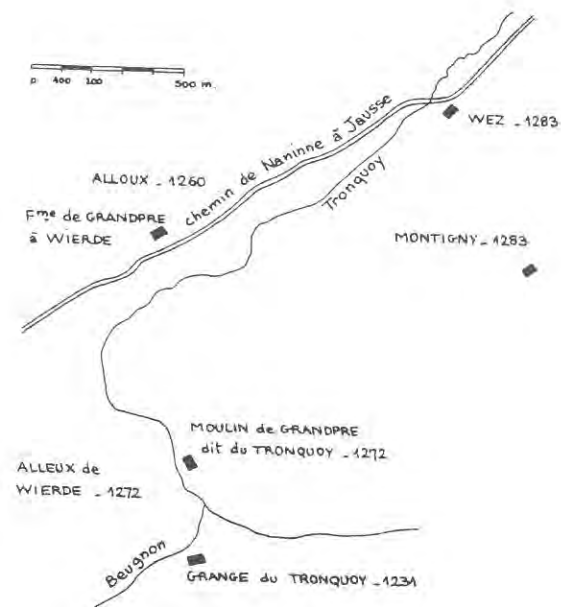


que le titre de "miles" (chevalier) et en 1281-1291, Alexandre est cité comme "homme de fief".

De nombreuses familles nobles connaissent le même sort. Les seuls privilèges qu'elles conservent sont purement honorifiques comme, par exemple, le droit d'être enterrées dans le chœur de l'église.

En 1283, un accord conclu entre Guy, comte de Flandre et marquis de Namur, et l'abbé et le couvent de Grandpré établit leurs droits respectifs. La seigneurie foncière de Wierde appartient à Grandpré, la haute justice est concédée au comte (le manoir proprement dit sera rétrocédé à Gérard, abbé de Grandpré, et son couvent par Renier de Wierde en 1375).

En 1375, un état du bien que Renier de Wierde tient en fief de l'abbaye de Grandpré cite "le refuice de le tour dou moustier de Wierde". Voilà qui confirme le rôle stratégique - de refuge - de la tour et qui précise que celle-ci relève de Grandpré, qui est le propriétaire foncier du village, tandis que l'église appartient à Géronsart. Voilà qui renforce cette idée que la tour est "autre chose" qu'un "clocher" d'église : "les petites cloches de l'époque n'en demandaient pas tant" disait Félix Rousseau. Notons que l'entretien d'une tour d'église, lorsqu'elle servait de refuge à la population, incombait toujours aux paroissiens. A Wierde, ce fut le cas jusqu'à la fin de l'ancien régime.



Propriétés de l'Abbaye de Grandpré à Wierde

En 1534, c'est le doyen de Ciney, maître Guillaume de Durbuy, qui arbitre une contestation entre les paroissiens de Wierde et le prieur de Géronsart et précise les obligations des deux parties en matière d'entretien et de réparations.

Un rapport du frère Jean Hoex, curé de Wierde, fait état du pillage de l'église, en 1578, par sept enseignes de Français. Des livres et des papiers ont été brûlés : une partie des archives de la paroisse disparaît.

## LE MALHEUR DES TEMPS

La petite histoire de notre paroisse ne se limite pas à des querelles concernant l'entretien et les réparations de l'église. Son administration subira les effets des guerres menées dans le comté de Namur.

### 1261 : retour de Constantinople

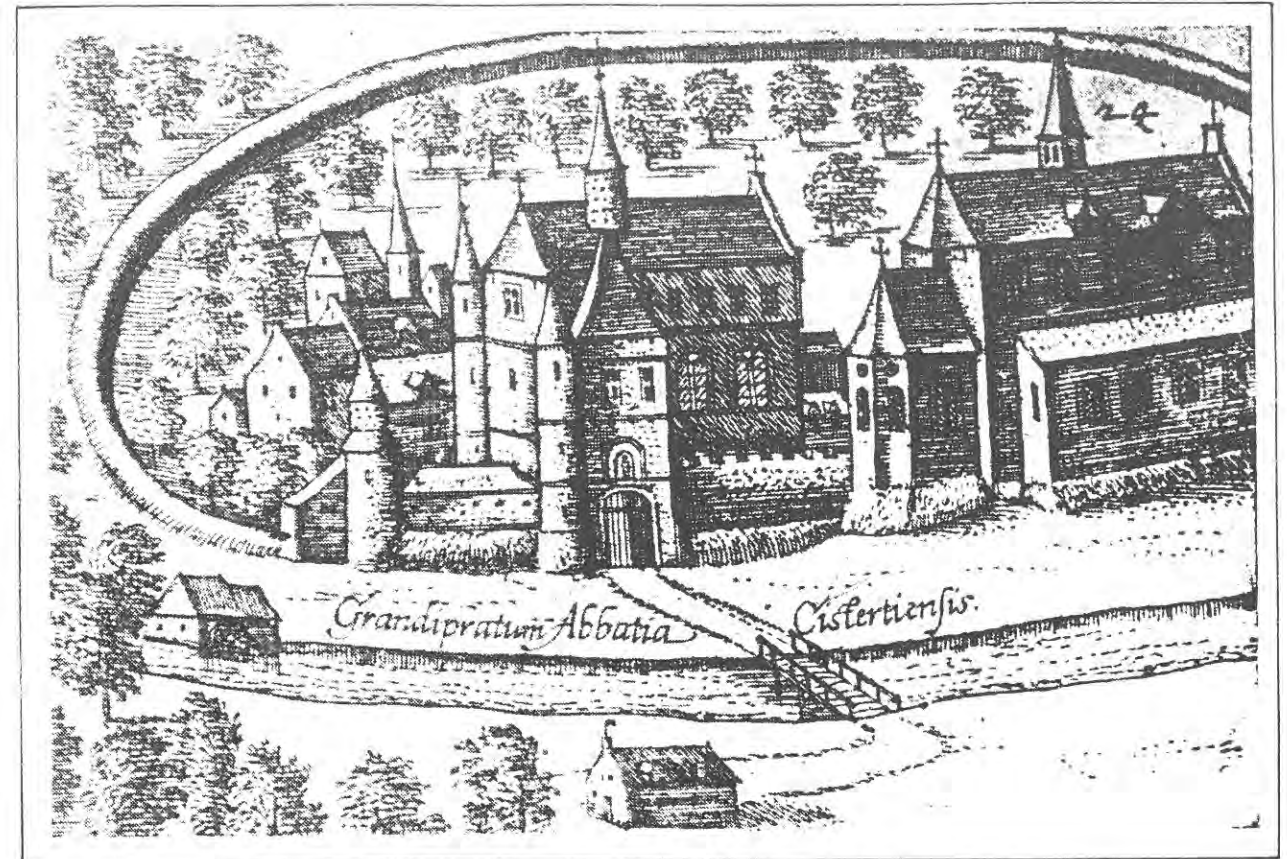
Baudouin de Constantinople (accessoirement comte de Namur) fut chassé de Constantinople en 1261. Henri II de Luxembourg avait profité de son absence et s'était emparé de Namur pendant la nuit de Noël 1256. Marie de Brienne, la femme de Baudouin, avait appelé à son secours les Flamands, les Hennuyers et Baudouin d'Avesnes. Une guerre de deux ans s'était terminée par la capitulation des défenseurs de Namur.

Baudouin de Constantinople désespérant de recouvrer la possession du comté de Namur, le vendit à Guy de Flandre pour 20.000 livres parisis... ce qui déclencha une nouvelle guerre, entre Henri II de Luxembourg et Guy de Flandre. Elle se termina en 1264 (par le mariage de la fille de l'un avec le fils de l'autre...) mais elle avait causé la ruine des monastères, qui avaient souffert du brigandage des soldats.

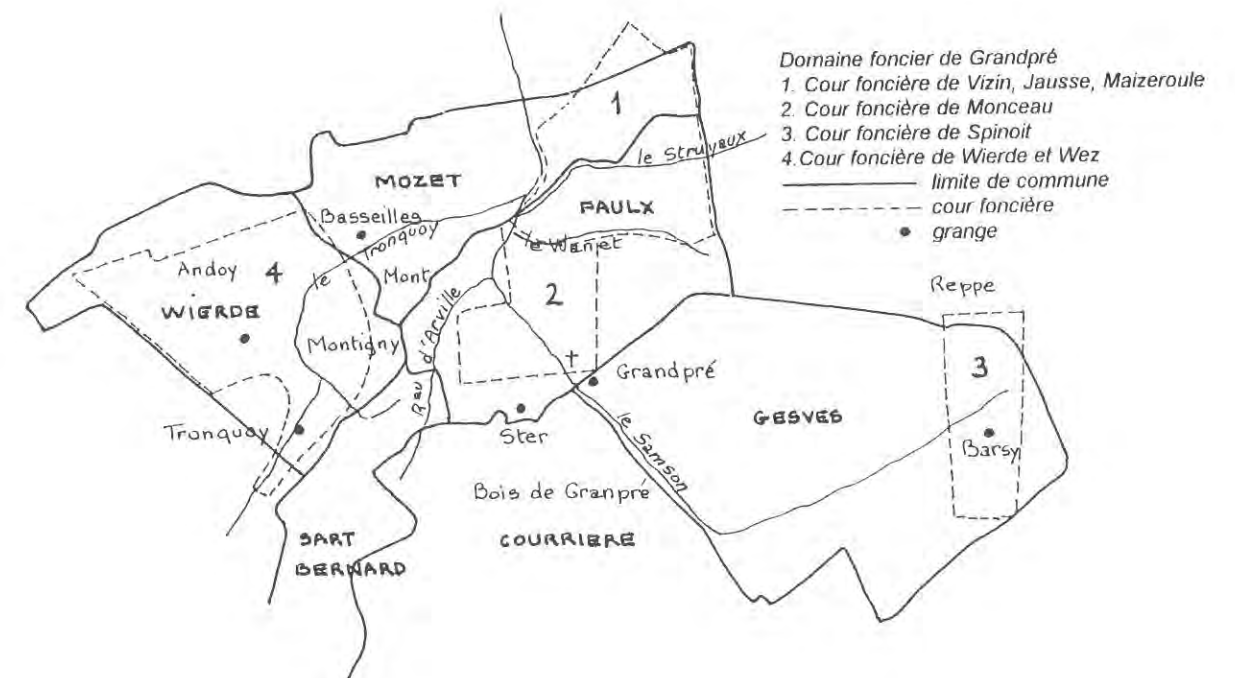
Si le monastère de Géronsart fut relativement épargné, il n'en fut pas de même pour les propriétés agricoles dont il tirait ses revenus. Les chanoines exposèrent leurs difficultés à l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, qui décida l'incorporation des églises paroissiales de Wierde, Erpent et Maizeret au prieuré pour en employer les revenus à la subsistance de la communauté.

### 1429 : les guerres liégeoises

En 1429, une guerre opposa les troupes du prince-évêque de Liège à celles du comte de Namur, Jean III, qui ne détenait plus que l'usu-



L'Abbaye de Grandpré, d'après Grammaye, 1608

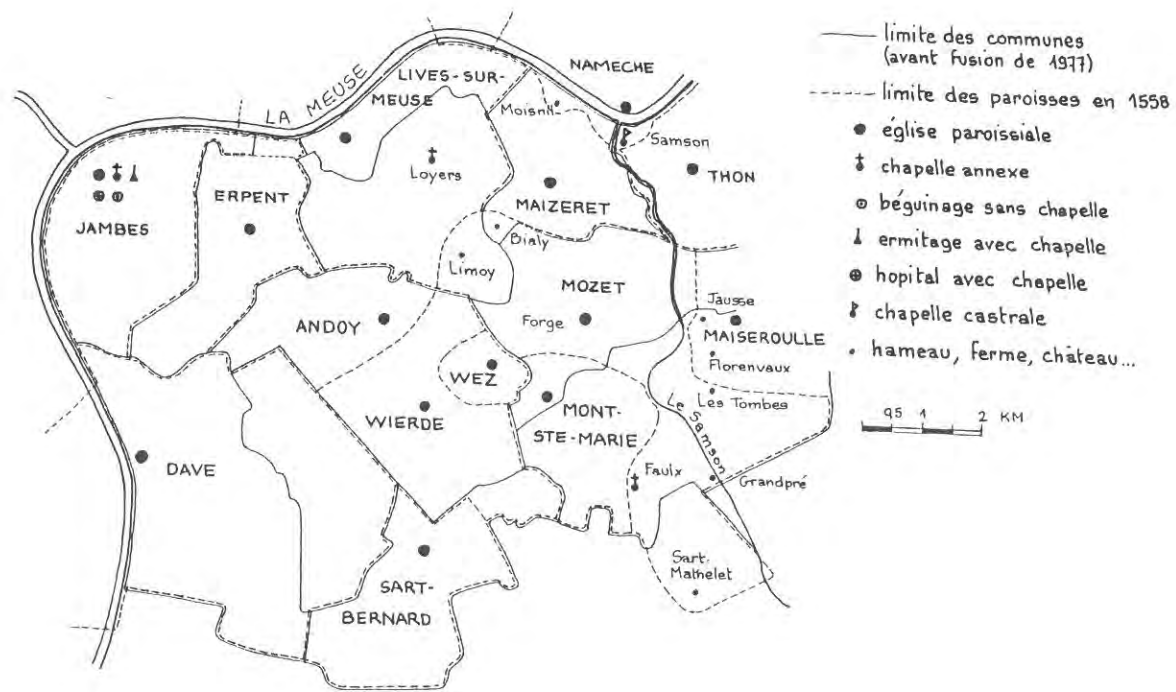




fruit du comté (... il l'avait vendu à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne). Encore une fois, les possessions des religieux furent dévastées. Le traité de paix signé à Malines en 1431 prévoyait un dédommagement. Mais cela ne suffisait pas aux chanoines de Géronsart. Ils furent contraints, "à cause de l'exiguïté de leurs ressources par suite du malheur des temps", de solliciter de la Cour de Rome, en 1436, l'incorporation des églises d'Andoy et de Wez respectivement aux églises d'Erpent et de Wierde.

Une bulle du pape Eugène IV chargea François Groy, doyen de la collégiale Notre-Dame de Namur, de procéder aux informations. Le 20 octobre 1438, la paroisse de Wez fut officiellement incorporée à Wierde.

Le recensement des paroisses effectué à la veille de la création de l'évêché de Namur mentionne encore l'existence d'une paroisse sans curé à Wez. Elle avait probablement subsisté, administrée par le curé de Wierde (qui à cette époque-là déjà, veillait à ce que les paroisses voisines de la sienne, orphelines de curés, n'aient pas à souffrir de cette situation). La carte des paroisses à cette époque indique que le hameau Sur les Sarts (aujourd'hui inclus dans Sart-Bernard) fait partie de la paroisse de Wierde.



Les paroisses au moment de la création du diocèse de Namur, d'après la carte "Organisation paroissiale, en 1558, du Namurois et du Brabant Wallon" par F. JACQUES, 1976.

Vers 1719, il est fait mention de la création du vicariat des Tombes (Faulx), confié à un chanoine de Géronsart mais dépendant de la paroisse de Wierde.

### LE FEU DU CIEL

Grand événement dans la vie d'une petite paroisse : le 13 septembre 1707, Wierde reçoit la visite de l'évêque de Namur, Ferdinand de Berlo du Brus. Un incendie, vraisemblablement causé par le "feu du ciel", avait ravagé l'église en 1706. Le compte rendu de la visite épiscopale établit l'inventaire des dégâts et des réparations déjà faites ou encore à faire (tout cela vous sera relaté ultérieurement). Il rapporte également que l'évêque a consacré le grand autel (lequel contient les reliques des Saints Déodat et Jucundus) à la Bienheureuse Vierge Marie du Rosaire. La dévotion au Rosaire et la translation de la dédicace de l'église au premier dimanche d'octobre avaient été accordées au curé et aux manants de Wierde en 1663.

Les visites épiscopales se succèdent. Les rapports font état, d'une part, de discordes entre l'abbaye de Géronsart et les manants de Wierde, touchant à la remise en état de l'église.

se; d'autre part, d'un différend opposant l'abbaye de Grandpré à la communauté paroissiale à propos de la réfection de la tour. (Le prieuré de Géronsart avait été érigé en abbaye en 1617).

En 1717, le maire et les échevins de Wierde achètent "la vieille grange de Grand Prez ... pour la réfection et le rétablissement de la tour de leur église."

En 1718, le 31 mars, "les comparans étants sur le point d'entrer l'un contre l'autre dans un gros et dispendieux procès au regard des réparations, meliorations et entretiens à faire", pour mettre fin aux discussions, Ignace Charlier, abbé de Géronsart, et la communauté wierdoise décident d'un commun accord de partager "à la moitié de tout ce qu'il conviendrat exposer" pour la réparation de l'église.

La même année, le 7 avril, un règlement à l'amiable intervient entre l'abbaye de Grandpré et la communauté paroissiale : l'abbaye offre deux cent trente florins pour la réparation des "thour et fleche de l'église paroissiale."

Le 5 mai 1730, c'est l'archiprêtre, le chanoine François Wilmart, qui vient se rendre compte de l'achèvement des travaux. Notons que son rapport précise qu'il n'y a pas de reliques à Wierde.

En 1763, l'église est à nouveau sinistrée...

### LA PREMIERE ECOLE PAROISSIALE

En 1771, le curé Antoine Schrassert émet le souhait de construire une école dans le cimetière. L'archiprêtre J. Jacquet est d'accord, convient que le cimetière lui semble suffisamment grand. Cependant, comme le curé se propose, pour diminuer les frais, "d'adosser ladite école soit au chœur de l'église paroissiale ou à la tour", l'archiprêtre lui recommande de prendre l'avis du "gros décimateur" - l'abbaye de Géronsart. L'abbé, Jean-François Tasiaux, rend un avis favorable en 1772.

Finalement, c'est dans la tour même que s'installe, en 1784, la première école paroissiale wierdoise, le curé ayant "obtenu de son abbé et du seigneur évêque la permission de rompre pour une entrée ladite tour et y faire une école qui manquait audit Wierde : par ce moyen, on en a une de dix-neuf pieds carré."

### L'ANNONCE D'UNE REVOLUTION?

En 1752, Marie-Thérèse oblige les curés à faire l'inventaire de toutes leurs possessions.

En 1782-87, un nouvel inventaire sera dressé à la demande de Joseph II, qu'on surnommait... le Sacristain.

A la veille de la révolution, la paroisse de Wierde possède " - biens-fonds : une maison pastorale avec jardin, ahanière et verger, de 3 journaux, évalués à 30 fl. de revenus; un demi-bonnier de bois, rapportant annuellement 1 fl. 5 s.; 1 bonnier et demi de terre labourable, valant 15 fl.; 1 bonnier 27 verges de terre labourable valant 10 fl.; un trieu d'un demi-bonnier sans rapport;

- d'îmes : le curé avait pour sa portion congrue une partie de la grosse d'îme qui se levait près de l'abbaye et rapportait annuellement 20 m. d'épeautre, 14 m. d'avoine et 4 m. de seigle, évalués à 254 fl. 10 s., et une partie de la menue d'îme du même lieu estimée à 20 fl. Il recueillait également une partie de la menue d'îme sur une partie de la paroisse de Wierde, laquelle valait 50 fl.;

- rentes en grains : 16 m. d'épeautre valant 76 fl. 16 s."

Jacqueline Blondiaux

(à suivre...)

### BIBLIOGRAPHIE

- Luc-Fr. GENICOT, "La tour seigneuriale et l'église romane de Wierde", ASAN, t. LIV, 1967.  
 Félix ROUSSEAU, "Tours domaniales et tours de chevaliers, églises et cimetières fortifiés dans le Namurois", ASAN, t. XLVI, 1952.  
 Abbé Victor BARBIER, "Histoire du Monastère de Géronsart", Namur, 1886.  
 Abbé René BLOUARD, "L'abbaye Notre-Dame de Grandpré", Namur, 1954.  
 CRESPON N°8, p.26 : "Entre deux abbayes... le hameau de Wez".  
 CRESPON N°18 : "La paroisse d'Andoy".



## DE HENRI DE GUELDRE A ANDRE-MUTIEN LEONARD LES CURES DE WIERDE

De 1194 à 1798 ce sont les moines de Géronsart qui ont desservi l'église de Wierde. Pour les trois premiers siècles on n'a retrouvé que quelques noms épars; la liste ne commence à être assez complète qu'à la fin du seizième siècle. Après le désastre apporté par la révolution française, ce sont des prêtres séculiers qui prennent la relève de l'abbaye dévastée.

Comme nous l'avons fait pour la paroisse d'Andoy dans le numéro précédent du Crespon, avec le même type de présentation, voici la liste des curés qui ont géré la paroisse de Wierde. Pour chacun d'eux nous donnons la date d'installation, le prénom, le nom et les faits marquants connus. A part pour les plus récents nous ignorons tout de leur personnalité.

Les noms de moines devraient être précédés de leur titre de "frère" et ceux des abbés de leur titre d'"abbé"; il aurait été fastidieux de répéter tous ces titres.

Pour les quatre premiers cités et pour le frère Hoex, la date n'est pas celle de l'installation; c'est une date à laquelle un document signale l'existence du curé concerné.

- 1272 **Wautier**  
Chapelain
- 1299 **Jean**
- 1324 **Ansial ou Anselme**  
pour le maître autel  
**Jakeine ou Jacques**  
chapelain pour les autels Saint-Pierre et Saint-Nicolas.
- 1459 (13 juin) **Jean Périer**
- 1478 **Jean Hoex**  
Devient prieur de Géronsart le 6 août 1579. On a retrouvé, de sa main, le texte suivant:  
"Cette année 1578, le jour de la Purification Notre Dame de la Chandeleusse, viendront loger sept enseignes des françoys en notre village Wierde, et fust violée notre église et pillée." Il s'agissait vraisemblablement de soldats français en cantonnement à Wierde avant la bataille de Gembloux (le 31 janvier 1578) qui opposa les troupes de Don Juan d'Autriche à celles de Guillaume d'Orange. Catholiques contre protestants, un épisode de la guerre de religion.
- 1579 (29 septembre) **Hubert Hontoir**
- 1601 (23 juin) **Henry Demeuse**
- 1603 (mars) **Philippe Follon**  
Devient, le 27 septembre 1614, le premier curé résident d'Andoy. Sans doute revient-il à Wierde en 1621.
- 1635 (1 juin) **Nicolas Dohey ou Dohet**
- 1648 (26 juin) **Pontien Dujardin**
- 1685 (8 mars) **Philibert Dujerni ou de Gerny**
- 1694 (22 juin) **Jean Grégoire**
- 1704 (2 mars) **Augustin Jacoby**  
Devient abbé de Géronsart le 27 août 1745. Incendie de l'église en 1706 et transactions difficiles avec les abbayes pour sa restauration.
- 1746 (22 mars) **Jean François Taziaux (de Jambes)**  
Devient abbé de Géronsart le 6 octobre 1769. Rappelons qu'il était proviseur au moment de la reconstruction de l'église d'Andoy en 1741.
- 1770 (12 décembre) **Léonard Ordmans**
- 1778 (5 juin) **Antoine Schrassert**  
- Travaux de restauration de l'église en 1789.  
- A l'occasion de ces travaux, la destruction malencontreuse de la pierre tombale de Renier de Wierde fut la cause d'une dispute de l'abbé Schrassert avec le seigneur de l'époque, le baron Waha Duras; dispute historiquement intéressante relatée dans le numéro 3 du Crespon (octobre 89).



L'adieu aux cloches. L'abbé Laventurier en 1943. Adroite, derrière la plus petite cloche, M. Wagner, l'institutrice, sa femme et sa fille Betty. La dame au chapeau est Madame De Reul.



L'accueil de l'abbé Parent en 1956 (ils ont tous un verre en main). De gauche à droite: 1. Marcel Peters 2. Joseph Briac (le cantonnier) 3. Armand Ligot (le président du Conseil de Fabrique) 4. Joseph Guillaume (conseiller communal) 5. Joseph Marée (du Conseil de Fabrique) 6. L'abbé Parent 7. Antoine Alexis (organiste - chef de chorale) 8. Georges Martin (conseiller communal) 9. Albert Pineux (secrétaire communal) 10. Roger de Kerkhove (chatelain, membre du Conseil de Fabrique) 11. Séverin Peters (conseiller communal) 12. Albert Lacroix (du Conseil de Fabrique) 13. Ernest Pirmez (bourgmestre) 14. Zoé Peters (institutrice) Echevins absents sur la photo: Arthur Thiry et Marcel Bertrand.



- Prête, le 2 octobre 1797, le serment de "haine à la royauté" exigé lors de la répression religieuse aux pires moments de l'occupation française; comme l'abbé Cellier le fit à Andoy.

1800

**Albert Joseph Lekeu**

Ex Bernardin. Adhère au concordat d'avril 1802 (conclu par Napoléon avec le Pape Pie VII) et connaît toutes les vicissitudes de la réorganisation de l'Eglise. Devient le premier "curé-doyen" de Wierde (on exposera dans le prochain numéro comment l'église de Wierde devient l'église primaire de Namur Sud jusqu'en 1888, date à laquelle Jambes reprend ce rôle de centre du doyenné). L'abbé Lekeu meurt le 23 février 1821, âgé de 81 ans. Il a connu en janvier 1809 la tristesse de voir son église dévalisée (l'argent, les ornements et les vases sacrés ont disparu) et la joie, en 1818, de baptiser deux nouvelles cloches offertes par Monsieur de Waha.

1821 (15 mai) **Nicolas Joseph Jacquet**

1823 (4 mars) **Jean Joseph Boulanger**

Était curé d'Andoy depuis 1805.

1833 (30 septembre) **Pierre François Rombaudo**

1847 **Louis François Douxfils**

Décède à Wierde le 13 février 1863.

1863 **Désiré Manise**

Décède à Wierde le 1 décembre 1886.

1887 **Pierre Hitlet**

1888 **François Mineur**

- Restauration de la tour en 1897.

- Perd son titre de doyen en 1888.

- L'abbé Thuriaux est vicaire de 1901 à 1903.

1905 **Léon Nolleaux**

1910 **Théophile Becker**

1911 **Emile Beauloye**

- A laissé le souvenir d'un homme grand, mince, distingué, sympathique, doux, un peu timide. En mai 40, il n'a pas voulu évacuer. Mal lui en prit : il fut blessé à la jambe par un éclat d'obus probablement tiré du fort d'Andoy; l'amputation l'obligea à renoncer à sa charge en 1941.

- Classement de l'église de Wierde comme monument historique en 1939.

1941 **Joseph Laventurier**

Très différent de son prédécesseur. Assez petit, trapu, curé de la "vielle école", exigeant, sévère et dogmatique mais dynamique et entreprenant.

Son père veuf et ses deux soeurs, vivant au presbytère, forment le noyau d'une excellente chorale dont la direction sera reprise plus tard par Antoine Alexis.

Crée une ligue du Sacré Coeur assez importante.

Est muté à Lustin en 1956.

Enlèvement des cloches par les Allemands en 1943.

1956 (1 août) **Julien Parent**

1970 (août) **Gaston Guillaume**

Les commentaires sur la personnalité de ces deux derniers curés apparaissent dans l'article consacré aux curés d'Andoy dans le numéro précédent du Crespon (N°18 - Août 94).

La "décroissance démographique" du clergé est particulièrement visible dans notre région. Depuis 1960, un curé pour deux paroisses, depuis 1990, un curé pour trois (presque quatre) paroisses.

Après tant de siècles de pouvoir s'agirait-il d'une espèce en voie de disparition?

Géo Donnet.

## NAMUR "PARCS ET JARDINS"



Rond-point Joséphine Charlotte, à l'entrée de Jambes. Décoration de printemps.

Pendant les grandes vacances, j'ai travaillé dans la Brigade de Propreté de la Ville, pour l'opération "Namur au sens propre". Avis aux candidats : il suffit d'avoir entre 16 et 20 ans et d'adresser sa candidature avec ses motivations, fin mai - début juin, au Service du Personnel de la Ville de Namur. Comme j'ai l'intention de devenir garde-forestier, j'avais demandé, dans ma lettre, à être engagé au Service "Eaux et Forêts" ou aux "Parcs et Jardins".

Au début du mois de juillet, j'ai été convoqué au Service du Personnel, où j'ai signé mon contrat. Puis, on m'a envoyé au Service "Environnement". Comme je m'étais trompé d'ascenseur (l'Hôtel de Ville est un redoutable labyrinthe!), au troisième étage, un huissier m'a fait traverser le grenier (ce qui est, paraît-il une faveur exceptionnelle!) pour me faire retrouver le bon couloir. Là, Joseph, un handicapé pensionné qui travaille bénévolement à l'accueil du troisième étage, réglait la circulation : les candidats étaient très nombreux!

Quelques filles ont été désignées pour nettoyer les cabines des piscines communales; moi, j'ai

eu de la chance : j'ai été choisi pour les "Parcs et Jardins". Le Chef du Service "Environnement", Monsieur Ramlot, nous a expliqué nos horaires et nous a distribué nos uniformes de travail : des T-shirts blancs imprimés noir et vert "Namur au sens propre".

Aux "Parcs et Jardins", chaque étudiant fait équipe avec un ouvrier du Service. Les ouvriers travaillent toujours par équipes de deux: en fait, l'étudiant remplace celui des deux qui prend ses vacances en juillet-août. Moi, j'ai eu l'honneur de travailler avec Patricia, la seule jardinière de la Ville de Namur. Patricia est toujours de bonne humeur, mais, attention : le travail c'est le travail, et elle fait marcher tout le monde à la baguette.

Mon premier travail a été assez insolite : il s'agissait d'arracher, dans le parterre du rond-point Joséphine-Charlotte, le trèfle qu'y avaient semé les agriculteurs en colère, lors d'une manifestation.

Puis, comme il faisait très - trop! - chaud, nous avons essentiellement dû arroser les parterres, vasques, jardinières un peu partout dans la Ville: au square Léopold, à l'esplanade de



l'Hôtel de Ville, place du Théâtre, devant la gare, sur les ponts... J'avais une clé pour ouvrir les vannes et nous branchions le tuyau d'arrosage directement sur les canalisations de la distribution d'eau. Au square Léopold, chaque fois qu'un bus entrait dans la gare, il roulait sur le tuyau, ce qui fait que j'avais bien du mal à diriger le jet d'eau et que j'arrosais régulièrement quelques passants.

Détail pratique : devant l'entrée de l'Hôtel de Ville, il n'y a aucune prise d'eau. Nous devons venir avec la camionnette chargée d'un réservoir pour pouvoir arroser les géraniums de l'esplanade. C'est intéressant à signaler : en cas d'incendie à l'Hôtel de Ville, messieurs les pompiers sont priés de venir avec de l'eau (ou avec des tuyaux suffisamment longs pour aller jusqu'à une prise d'eau dans la rue de Fer).

C'était la saison du flic nouveau. La Ville venait d'engager une bonne vingtaine d'auxiliaires de police. On les appelle aussi les "poussins" (c'est-à-dire les futurs "poulets"). Ils fleurissaient à tous les carrefours et semaient leurs pétales sur les pare-brise. Un jour que nous avions mal garé la camionnette - mais nous ne pouvions pas faire autrement, nous étions occupés à travailler à cet endroit - un flic nouveau a voulu nous coller une contravention. Nous l'avons gentiment envoyé promener.

Il n'y avait pas que l'arrosage, il y avait aussi le désherbage, mais avec un minimum d'outils (...en mauvais état...). Il fallait aussi placer des tuteurs, par exemple aux plants... de tabac! qui poussent dans les parterres de la Ville. Comme notre bonne ville est le promoteur d'une campagne anti-tabac "Namur entrez sans fumer", on peut se demander si le tabac dans les parterres est une incitation à en cultiver dans son jardin pour sa consommation personnelle ou plutôt une façon de dire : "Utilisez le tabac comme plante décorative, mais n'en consommez pas." Il en existe plusieurs variétés, à fleurs rouges et à fleurs blanches, de hauteurs différentes. La fleur ressemble à celle du pétunia.

Un jour, Patricia a découvert, dans un massif de fleurs mauves, une fleur blanche... qui aurait dû être mauve, comme ses soeurs. Patricia a sacrifié sa bouteille d'eau minérale (geste héroïque en ce mois de juillet caniculaire) pour y planter la fleur blanche pour en faire des boutures ou des semis pour multiplier cette variété insolite.

J'ai aussi voyagé un peu dans les quartiers du

grand Namur que je connais peu : il fallait nettoyer des monuments aux morts ou des entrées de cimetières à Malonne ou à Temploux, transporter des bacs de plantes vertes au Centre Sportif de Wépion... Cependant, Wierde, c'est l'inconnu au bataillon du Service "Parcs et Jardins". Pourtant, pourquoi pas un petit parterre au parking de l'église, quelques arbustes dans le cimetière, une vasque au pied du monument aux morts, un banc sur la place du Vieux Presbytère??? A propos de bancs, savez-vous qu'avec les bouteilles en plastique recyclées on fait de magnifiques bancs, imitant le bois à s'y méprendre?

Je suis aussi allé à la Citadelle, aider à la préparation du terrain de Moto-Cross et à l'installation des gradins.

A midi, j'allais manger mes tartines à la pépinière, rue des Frères Biéva, avec les ouvriers. Pendant qu'ils jouaient aux cartes (au couyon), j'explorais l'endroit. C'est là qu'est remis le matériel : tracteurs, tondeuses, moto-culteurs. C'est là, dans de magnifiques serres, que sont produites toutes les plantes qui garnissent la ville (et accessoirement quelques plants de tomates pour le casse-croûte des ouvriers). Cette année, on a "élevé" environ 100.000



plantes à fleurs dans les serres communales. On ne se contente pas des traditionnels géraniums et pétunias. Il y a des fleurs très variées: verveines, lavandes, camomilles, tabacs, fuschias, amaryllis, gaillardes, agératums, oeillets d'Inde, mufliers et même du ricin (devant la gare) qui est une plante très dangereuse (ses graines sont très toxiques), et de drôles de plantes pas très connues dont j'ai oublié les noms.

Il y a aussi les plantes vertes pour décorer les bureaux des fonctionnaires communaux (phylodendrons, phalangères, marantas,...) et celles qui servent pour les cérémonies, inaugurations, vernissages (palmiers, ficus et autres arbustes en caisses,...)

J'ai été heureux de pouvoir travailler aux "Parcs et Jardins" (et de gagner un peu d'argent de poche pour la suite des vacances). J'espère pouvoir travailler l'an prochain aux "Eaux et Forêts" pour vous parler des bois communaux, des pistes VITA ou des campagnes de dératisation.

Benoît Mathieu

### Les "Parcs et Jardins" ... En personnel.

Il y a un Chef de Service, Monsieur Gilbert, et trois responsables de secteurs : horticulture (Monsieur Evenepoel), tontes (Monsieur Gillain), élagage (Monsieur De Leenheer). Il y a une ouvrière, Patricia, et quarante ouvriers... dont un seul mécanicien. Il n'y a aucun "administratif" (pas de secrétaire, pas d'architecte...).

En juillet et août, les ouvriers prennent chacun quinze jours de congé, pendant lesquels ils sont remplacés par environ soixante étudiants dans le cadre de l'opération "Namur au sens propre".

### Les "Parcs et Jardins" ... En chiffres.

Il y a 900 km d'accotements à faucher, trois fois par an, avec cinq tracteurs; 25 km de haies à tailler; 250 km de chemins vicinaux à entretenir, dont 50 km manuellement; des arbres à élaguer. Une partie de l'entretien des chemins communaux est confiée à un atelier protégé et certains arbres dépendent des bons soins du Service "Eaux et Forêts".

Il y a 30 cimetières à nettoyer, 40 terrains de football à tondre (deux fois par semaine quand l'herbe pousse) et à réensemencer après la saison. Il y a 50 ha de terrains vagues à faucher et 100 ha d'espaces verts à entretenir (plantations, arrosage, désherbage, élagage...).

On sème et repique environ 65.000 plantes à fleurs annuelles; on produit 12.000 pelargoniums par bouturage, et des fushias. On achète et plante 500 chrysanthèmes, 20.000 pensées, 22.000 bulbes.

Il y a les bancs publics, les abords des écoles, les plaines de jeux, les monuments aux morts, la décoration pour certaines manifestations (Festival du Film, du Folklore, visite royale, expositions, Noël...) et le grand nettoyage des sites après d'autres manifestations (Verdure Rock, Moto-Cross, brocante de Temploux...).

Il y a le matériel à entretenir et à réparer, le service de prêt de plantes vertes, l'organisation du concours "Namur Ville Fleurie", les réponses aux demandes du public...

### Les "Parcs et Jardins" ... En calendrier

JANVIER : nettoyage des parcs et squares ; réparation des clôtures, réfection des allées.

FEVRIER-MARS : taille, élagage, éventuellement abattage des arbres et arbustes; nettoyage des talus; en serre : semis, repiquage, repotage des plantes annuelles; vérification du matériel.

AVRIL : remise en place des jeux pour enfants, nettoyage des bacs à sable, préparation des parterres, plantation des arbustes, préparation des vasques et jardinières.

MAI : après les dernières gelées et le déterrage des bulbes, on plante les (65.000!) fleurs annuelles : tout doit être terminé en trois semaines; on commence à faucher les accotements : quand on arrive au 900<sup>e</sup> km, il est temps de refaucher le premier km, et ainsi jusqu'en novembre; en mai, on s'occupe également des terrains de football qui doivent être "remis à neuf" pour la fin août.

JUIN : entretien quotidien des parterres (arrosage, désherbage, tuteurage), des vasques et jardinières; taille des haies; entretien des che-



mins vicinaux... et tout ce travail se poursuivra jusqu'en septembre-octobre.

**JUILLET** : on prépare la Citadelle pour le Moto-Cross.

**AOÛT** : nettoyage du site du Moto-Cross et préparation des Fêtes de Wallonies, Festival du Cinéma, fêtes patriotiques et brocantes (nombreuses au moment de la rentrée).

**SEPTEMBRE** : on commence le nettoyage des cimetières.

**OCTOBRE** : les parterres sont nettoyés, rebêchés et amendés.

**NOVEMBRE** : plantation des bulbes et des pensées; ramassage des feuilles mortes... qui se poursuivra jusqu'en mars.

**DECEMBRE** : installation des sapins de Noël; préparation de la prochaine saison (premiers semis en serre, bouturage, commandes...). Fin décembre, beaucoup d'ouvriers prennent une partie de leurs congés, qu'ils peuvent difficilement prendre, comme tout le monde, "quand il fait beau".



PARCS ET JARDINS  
Rue Frères Biéva 203  
5020 VEDRIN



Vous pouvez vous adresser au Service "Parcs et Jardins" pour demander des conseils à propos de variétés d'arbustes ou de fleurs à planter dans votre jardin par exemple, et aussi pour signaler les petits problèmes de votre quartier : chemin à débroussailler, arbres malades, etc... Mais n'espérez pas de miracle, car le personnel est trop peu nombreux pour accomplir efficacement tout le travail qui devrait être fait.

Merci à Patricia des Parcs et Jardins et à Sophie du Service Social pour tous ces renseignements techniques.

## PERE BLANC AU RWANDA DEPUIS BIENTOT UN DEMI-SIECLE



Le Père Stany de Jamblinne.

C'est un homme jeune, émerveillé, qui a débarqué un beau jour de septembre 1948 dans ce pays où une nature merveilleuse, un éternel printemps, des gens heureux de vivre donnaient une excellente image de ce qu'avait dû être le paradis terrestre.

C'est un homme vieilli, malheureux, atterré qui vient de repartir, en septembre 94, là-bas, dans ce pays qu'une folie meurtrière a transformé en un enfer de haine et de violence. Cet homme est un missionnaire, un Père Blanc, le Père de Jamblinne. Il était en Belgique cet été, pour des raisons médicales, et il a bien voulu me raconter sa vie; tant pis pour sa modestie : je suis sorti de ces entretiens plein d'admiration pour ce courage tranquille, ce dévouement inlassable, cette façon simple et sympathique d'offrir sa vie à ses amis africains. Sa vie, c'est-à-dire tout son savoir, son amour et ses nombreux talents.

En réalité, dans l'expression "c'est un homme vieilli..." l'adjectif "vieux" ne s'applique qu'à son âge; à 72 ans, sa volonté de servir et sa

passion pour son métier ont conservé toute leur jeunesse.

### La vocation.

Son métier, c'est missionnaire, une vocation (cet appel qui sourd au coeur de l'adolescence, mystérieusement, inexplicablement, pour orienter toute la vie...), une vocation qui lui est venue vers la fin de ses humanités gréco-latines dans un collège des Jésuites (Saint Jean Berckmans à Bruxelles). Un missionnaire, c'est, dans sa définition la plus sèche, "quelqu'un chargé de la mission de propager la foi chrétienne"; mais cette notion est en réalité beaucoup plus large; elle sous-entend l'aventure, la conquête, l'exotisme; et surtout parce qu'elle est jumelée à l'aventure coloniale, elle implique la participation au développement de la "colonie". Plus que prêtre, le jeune Stany de Jamblinne souhaite donc être missionnaire. Au sens complet du terme. Et c'est parce que le frère d'un de ses amis est Père Blanc qu'il choisit cet ordre qui lui ouvrira les portes de l'Afrique.

Mais cela se passe en 1940; son père est prisonnier en Allemagne; pour éprouver son choix sa maman l'incite à faire une année de philosophie, une année de réflexion. Et la vocation se confirme. La bénédiction paternelle lui parvient d'Allemagne (ton choix sera le mien, lui dit son père) et il devient donc novice chez les Pères Blancs à Thy-le-Château.

Après cette année de noviciat il réussit dans divers établissements (à Thy-le-Château, à Bruges, à Heverlee, à Marienthal) le parcours exigeant du candidat missionnaire : deux ans de philosophie, quatre ans de théologie; dans des conditions assez sévères.

Les conditions de vie, d'abord : l'occupation allemande imposait beaucoup de restrictions de nourriture, de chauffage, de vêtements... (mais c'était le sort commun de la plupart des Belges de n'avoir pas assez de charbon en hiver et de n'avoir comme chaussures que des galoches à semelles de bois).

Les programmes ensuite : les cours alternaient avec la prière et les travaux manuels, ce qui faisait des journées vraiment bien remplies; ces travaux allaient du jardinage à la menuiserie, de la traite des vaches à la forge;



c'est dire qu'à la fin de leurs études les jeunes Pères Blancs étaient capables de faire face à beaucoup de situations...

Les exigences de la vie communautaire aussi avec ses horaires sévères, sa discipline stricte, ses contraintes de relations sociales. Hé bien! tout cela n'a pas paru trop pénible au jeune Stany de Jamblinne. Il est vrai qu'il avait manifesté dès l'enfance des dispositions pour ce genre de vie : réfléchi, il portait sur toute choses des jugements d'une sagesse fort précoce, sociable, il avait besoin de communiquer, de vivre avec les autres, habile, il s'est découvert très tôt doué pour l'artisanat. C'est ainsi que pendant les vacances à Sainte Marie sur Semois, où des grands-parents chaleureux accueillaient leurs nombreux petits enfants, le jeune Stany se retrouvait plus souvent chez le menuisier ou le forgeron du village que dans les bois où il était censé aller jouer. Il y a appris l'habileté de l'artisan et l'exigence du travail bien fini. Comme tous les garçons de sa situation et de son époque, Stany a été scout; son totem : Lapin Malicieux. Lapin, sans doute à cause de sa petite taille et de son agilité, malicieux à cause de sa vivacité d'esprit. Il a d'ailleurs fait chez les scouts une brillante carrière comme chef de patrouille et akéla.

### Les fonctions.

C'est en Dakota que le Père de Jamblinne, récemment ordonné, s'envole en septembre 1948, vers le Rwanda. On est encore à cette époque bien loin des records supersoniques du Concorde puisqu'il lui faut quatre jours pour atteindre Bujumbura, au Burundi, et c'est en camion qu'il rejoint Kabgayi. C'est dommage qu'on n'ait pas de lui une photo en uniforme d'alors : soutane blanche et casque colonial.

Il est d'abord affecté à la mission de Rwaza, une des plus anciennes, au Nord-Ouest, au bord du lac Bulera.

En 53, il quitte Rwaza pour fonder une nouvelle paroisse (dont j'ai négligé de noter la situation).

En 55, il reprend, comme curé, la paroisse de Byumba (altitude : 2.350 m.)

En 58, il rentre en Belgique pour huit mois de recyclage (premier congé après dix ans d'Afrique; c'est l'année de l'exposition universelle).

En 59, à son retour au Rwanda il est affecté à Cyanika (préfecture de Gikongoro, au Sud). Ce sera sa plus longue fonction dans la même paroisse. A partir de cette date, il rentrera en Belgique tous les cinq ans.

C'est le début des troubles pour l'indépendan-



Le Père de Jamblinne dans sa tenue de travail habituelle.



ce.

En 78, il passe à Kaduka (préfecture de Nyabisindu; proche de Nyanza).

En 82, il reprend la paroisse de Rusuma (préfecture de Kibungo, à la frontière de la Tanzanie).

En 91, il a largement dépassé l'âge de la pension; il cède sa place de curé à un peu plus jeune mais il reprend du service plus tard, dans la région la plus dangereuse (paroisse de Rumaka, préfecture de Ruhengeri). C'est dans cette région que le Front Patriotique Rwandais (le F.P.R.) entreprend la reconquête du pays à partir de l'Ouganda. L'insécurité est telle que les pères doivent abandonner les bâtiments centraux de la paroisse et se disperser dans les succursales (petites églises secondaires fort rudimentaires).

En février 93, les troupes gouvernementales contre-attaquent; Rumaka est sur la ligne de front; le Père de Jamblinne et ses compagnons sont obligés d'abandonner leur poste

de mission pillé, dévasté par les combats. Ils se réfugient à Kigali.

En mars 94, le Père de Jamblinne est renvoyé en Belgique pour y subir une opération chirurgicale (relativement bénigne). C'est ainsi que par hasard il échappera au drame épouvantable qui a ravagé son pays à partir du 7 avril. Mais il regrette profondément cette absence et en septembre il obtient enfin de repartir dans un camp de réfugiés se rendre encore utile. Certains se seront étonnés de cette énumération des diverses affectations du Père de Jamblinne au Rwanda; ces noms étranges ne disent rien à la plupart d'entre nous. Hé bien! cette liste un peu sèche présente au moins un intérêt : si vous avez été suffisamment curieux, vous avez localisé ces endroits sur la carte et vous connaissez ainsi un peu mieux un pays dont on a tant parlé. De plus, si ce papier est une contribution à l'Histoire, autant qu'elle soit complète.



## Le boulot.

Les conditions sont tellement différentes que l'activité d'un missionnaire curé au Rwanda n'est pas à comparer à celle d'un curé belge. En paroisse de mission, les pères vivent en petites communautés (quatre ou cinq) et s'obligent à respecter les règles assez strictes de leur ordre, horaires de sommeil, exercices spirituels, etc... Leur mission principale étant l'évangélisation, ils exercent évidemment les activités religieuses traditionnelles : liturgies, sacrements, catéchisme, etc...

Comme le Rwanda est un "pays en voie de développement" les paroisses sont intégrées dans cet effort et y participent surtout dans les domaines de la formation, de la santé et de la construction.

Mais la principale différence est que le pays est vraiment très pauvre et que la moindre réalisation exige des trésors d'ingéniosité, de talents et de ténacité.

Le coeur d'une paroisse au Rwanda c'est une église, une école et un dispensaire; avec deux annexes, à l'église le logement des pères, au dispensaire celui des soeurs (la plupart du temps des infirmières).

Pour créer une paroisse il faut donc bâtir. D'abord, le curé doit trouver des fonds, et l'argent peut venir de bien des sources différentes! Puis organiser la fabrication des éléments: cuire les briques et les tuiles, équarrir les arbres, débiter les planches, installer une menuiserie pour fabriquer les portes et les fenêtres... Puis faire les plans, trouver la main d'oeuvre, stimuler la construction... Bref, dans la plupart des cas, il faut quasiment tout faire sur place, à la main, à partir des ressources locales.

L'activité du missionnaire-bâisseur ne se limite pas aux constructions du "coeur de la paroisse", il lui arrive aussi de faire des ponts, tracer des routes, organiser des ateliers,...

Le Père de Jamblinne, depuis près d'un demi-siècle, est un de ces missionnaires collecteurs de fonds-architectes-bâisseurs. Chaque nouvelle affectation a été l'occasion de nouveaux projets: églises, logements, ateliers (une cigarerie à Rwaza, des menuiseries un peu partout), ponts en bois, en pierre, en béton,....; mais il est aussi directeur d'école (à Rwaza, sa première fonction en 48); mais il s'occupe aussi de culture de légumes, de plantations d'arbres, d'élevage, bref de tout ce qui peut améliorer le sort des gens dont il partage la vie.

Au début, c'est à moto qu'il sillonne son

territoire; à la fin, il a un landcruiser Toyota; il se crée ainsi une image en passe de devenir légendaire, celle du chauffeur de la 4x4, coiffé d'une vieille casquette américaine, remuant, actif, débrouillard, entreprenant,...

Sa Toyota, il est allé la rechercher dans la région de Goma. Aux mains d'un militaire. Volée? Empruntée? Pour la récupérer, il a dû la racheter!

Il faut un sacré courage pour retourner ainsi dans la fournaise. Pendant cet été, il rageait de devoir rester dans le confort belge alors qu'étaient massacrés des gens qu'il aurait peut-être pu protéger, alors qu'une effroyable tragédie réduisait en cendres l'oeuvre de toute sa vie.

Il faut une sacrée espérance pour retourner là-bas sauver ce qui peut l'être.

Il attendait avec beaucoup d'impatience l'autorisation de rentrer dans ce qu'il appelait "son pays". Il disait "Je veux me rendre utile". C'est ce qu'il fait maintenant dans un camp au Nord du Burundi; à septante-deux ans il remet son dynamisme, sa foi, sa charité au service des victimes innocentes du drame.

Peut-on être autrement qu'admiratif?

Ce sont des gens comme lui qui sauvent notre honneur. Parce que notre courage s'est limité souvent à un bref moment d'émotion devant la TV, à la vue de quelques gros plans du carnage, entre le scandale du siège du parlement européen (de plus en plus coûteux) et une publicité pour des serviettes hygiéniques (de plus en plus absorbantes). Nous avons chez nous tant de problèmes! Il y en a tant d'autres ailleurs dans le monde! Que pouvons-nous y faire?

Le Père de Jamblinne, lui, répond courageusement à cette question embarrassante.

## Un tout petit peu de géographie...

... pour mieux comprendre la situation.

Le Rwanda est un peu plus petit que la Belgique (26.338 km<sup>2</sup>); c'est une région de hauts plateaux d'une altitude moyenne supérieure à 1.400 m. avec comme point culminant le Karisimbi à 4.507 m.; il est parsemé de nombreux lacs.

Cette altitude assure une température inférieure à 30 degrés, ce qui fait que le Rwanda jouit d'un éternel printemps.

L'habitat est très dispersé pour occuper chaque pouce de terrain; il n'y a pas de villages.

La seule ville importante est Kigali (150.000 habitants en 1985). La population est donc



Le landcruiser Toyota.



Une menuiserie sous tente.



Une de ces maisons construites avec les ressources locales.



rurale a plus de 90%; les cultures principales sont le café, le sorgho, le thé, le maïs, le haricot, le manioc, la patate douce.

La croissance démographique est catastrophique. Quand le Père de Jamblinne est arrivé en 1948, le pays comptait 1 million 700 mille habitants. Ils sont aujourd'hui plus de 8 millions. Quelques autres données méritent aussi d'être méditées (bien qu'elles datent de 1987): espérance de vie : 48 ans; pourcentage des jeunes de moins de 15 ans : 48%, pourcentages des vieux de plus de 60 ans : 2%. Ces données sont pour la Belgique : 73 ans, 19% et 14%.

Le Rwanda se situe parmi les pays les plus pauvres. La norme de comparaison des richesses relatives, établie par la Banque Mondiale, est le produit national brut (P.N.B.) par habitant, exprimé en dollars. Il était en 1985 de 280 pour le Rwanda et de 8.280 pour la Belgique. C'est une bonne mise en évidence de l'abîme qui sépare notre opulence et leur misère. La situation n'a pu qu'empirer depuis 87!

### Un tout petit peu d'histoire...

... pour mieux comprendre ce qu'a vécu le Père de Jamblinne.

Le Rwanda était peuplé par trois ethnies : les Tutsis, pasteurs, les Hutus, agriculteurs, les Twas, d'origine pygmée. Le pouvoir était exercé par un roi tutsi, le Mwami; seuls les Tutsis pouvaient être guerriers.

Le Rwanda devient colonie allemande vers 1815.

La guerre de 14-18 s'étend à l'Afrique et les Belges évincent les Allemands du Rwanda en 1916; ils reçoivent en 1923, de la Société des Nations, le mandat d'administrer le Rwanda-Urundi.

Les pouvoirs coloniaux laïques et religieux, allemands puis belges, s'appuient sur la noblesse tutsi pour gérer le pays. Remarque intéressante : "l'élevage était le fondement de la société tutsi. Jusqu'à la révolution de 1959 le Mwami était le propriétaire de tout le bétail. Il en accordait l'usufruit à quelques-uns de ses sujets qui, à leur tour, le transmettaient, créant ainsi une relation de vassalité qui impliquait de lourdes prestations (travail, produits agricoles,...)."

Les prémisses de l'indépendance se manifestent en 1955; le pouvoir tutsi est éliminé par la majorité hutu (85% de la population) dans les années 59 à 61, après une confrontation violente, au prix de nombreuses pertes en biens et en vies humaines.

Beaucoup de Tutsis prennent le chemin de

l'exil au Burundi et en Ouganda. Le pays devient indépendant le 1er juillet 1962, le président est un Hutu, Kayibanda.

Dans les années qui suivent, les attaques des réfugiés aux frontières provoquent de nouveaux massacres de Tutsis restés au Rwanda. Le drame burundais en 72, dont les Hutus sont victimes, déclenche en février 73 une explosion de violences dans les écoles rwandaises: les élèves hutus excluent (!) les élèves tutsis. Cette affaire ajoutée à d'autres raisons conflictuelles amènent au pouvoir le général Habyarimana, par un coup d'état militaire le 5 juillet 1973.

Des élections en 1978 confirment ce pouvoir, appuyé par un parti unique.

Pendant les vingt et une années de stabilité assurée par ce pouvoir le pays a connu une prospérité relative compte tenu de ses énormes problèmes économiques et sociaux.

La reconquête militaire du pouvoir par les enfants des exilés tutsis de 59 (le F.P.R. à partir de l'Ouganda), l'assassinat du président Habyarimana le 6 avril 94, l'effroyable génocide systématiquement, impitoyablement organisé... l'histoire du Rwanda vient de basculer dans l'horreur.

### Les Pères Blancs au Rwanda.

La Société des Pères Blancs a été fondée en 1868 par Monseigneur Lavigerie, qui a aussi fondé les Soeurs Missionnaires d'Afrique l'année suivante. Objectif : l'évangélisation de l'Afrique.

C'est en février 1900 que les premiers Pères Blancs arrivent au Rwanda; ils sont suivis en 1907 par des concurrents protestants.

Les deux premiers postes sont installés à Save et a Zaza. L'implantation des postes de mission est passée de 40 en 1950 à 110 actuellement. Ces missionnaires ont toujours bien concilié l'évangélisation et la promotion humaine et chaque paroisse est devenue un véritable centre de développement; surtout dans les domaines de la santé et de l'éducation. Quelques données (qui datent de 1980) : 53 des 70 écoles secondaires, 10 des 23 hôpitaux, 53 des 105 centres de santé sont chrétiens.

En quatre-vingts ans le Rwanda est devenu un pays catholique (à près de 50%), animé par plus de 500 prêtres, dont environ la moitié sont des "missionnaires" de nationalités fort diverses. Les Pères Blancs étaient les plus

nombreux (une centaine en 1983!).

### En guise de conclusion.

Evidemment, une question surgit, inévitablement. Comment expliquer qu'un peuple si christianisé ait pu en arriver là?

Le Père Mayet, vicaire à Kigali, a tenu le journal des trois mois d'enfer qu'il y a vécus (publié dans "La Croix" du 6 juillet). Il répond ainsi à cette question :

"La tentation serait d'en rester à l'amertume de cet échec de l'évangélisation, en contradiction absolue avec la foi chrétienne. Mais il ne faut pas y succomber, car ce n'est pas vrai. Dans cette affaire les victimes sont beaucoup plus nombreuses que les bourreaux. Ces derniers étaient un petit noyau dur, formé idéologiquement et militairement. Je ne crois pas du tout à la théorie de "la colère du peuple"."

Il insiste aussi sur les nombreux actes d'héroïsme de ceux qui ont risqué leur vie pour sauver des Tutsis : une jeune femme qui a accueilli plus de 300 enfants à l'orphelinat de Gizimba, un vieux qui la nuit apportait de la nourriture aux Tutsis cachés dans des faux plafonds pendant des semaines, un directeur de collège hutu qui a abrité plusieurs dizaines de Tutsis, presque tous massacrés par la suite.

Il a un regard lucide et courageux sur les responsabilités de l'Eglise : "Nous avons misé sur la non-violence active. On préparait les gens à mourir dignement plutôt que de se défendre. Mais le train de la violence était déjà parti. Et puis trop de monde a menti : le gouvernement, l'opposition... et même l'Eglise. Elle était "cul et chemise" avec l'Etat, à coups de goupillon et d'encensoir..."

Ce qui reste tragique, c'est que la situation n'offre guère d'espoir d'amélioration. L'incendie continue à couvrir dans la région des Grands Lacs; l'Est du Zaïre, le Rwanda, le Burundi, l'Ouganda conservent tous les ingrédients de nouveaux drames.

A ceux qui s'intéressent à ce douloureux problème je recommande les numéros que la revue "Vivant Univers" a consacrés au Rwanda (115, chaussée de Dinant à Namur. Tél. 22-28-91), le livre de Colette Braeckman, journaliste du Soir, "Rwanda, histoire d'un génocide", éditions Fayard et le livre d'Alain Destexhe, secrétaire général de Médecins sans Frontières International, "Rwanda, essai sur le génocide", éditions Complexe.

Géo Donnet.

*Si vous vous promenez d'Andoy vers Limoy par la route de Loyers, vous remarquerez sur la gauche, à une centaine de mètres après le pont de l'autoroute, deux jeunes chênes fraîchement plantés par les soins du service des espaces verts communaux.*

*Quelle drôle d'idée direz-vous?*

*Mais non. C'est le Crespon qui, en la personne de Marcel Bertrand, est intervenu auprès de la ville pour rappeler une bien vieille histoire...*

## LES DEUX CHENES SONT REVENUS

### LA TOPONYMIE ET LE CRESPON

La toponymie est avant toute chose une affaire de spécialistes qui étudient les noms de lieux comme matériau linguistique, en contribuant notamment à la reconstitution des langues anciennes.

Lorsque le Crespon a entrepris de dresser l'inventaire des toponymes d'Andoy et de Wierde, ce n'est évidemment pas dans un souci linguistique, mais tout simplement pour mettre en mémoire nos vénérables noms de lieux. Au travers de cette vaste entreprise, qui s'enrichit encore chaque mois de



nouveaux noms, nous avons aussi cherché à mettre en évidence pas mal d'explications à leur existence et, ainsi, à légitimer leur rôle de "désignant". Plusieurs cartes et articles parus dans les colonnes du Crespon ont déjà permis de rendre compte du travail accompli.

#### LA TOPONYMIE ET LES ARBRES

Parmi les lieux dits, beaucoup sont des noms descriptifs de la végétation locale: "Au tilleul", "Le perseau"<sup>(1)</sup>, "Le pommier sauvage", ...

C'est aussi le cas lorsqu'il s'agit d'arbres de remarque: j'ai déjà évoqué dans un article précédent "Le chêne Saint Roch"<sup>(2)</sup> qui a aujourd'hui disparu; à la limite de Mozet "Le chêne du chemin de Basseilles", et, le long de la route de Loyers, sur la gauche, à une centaine de mètres après le pont de l'autoroute "Les deux chênes".

Mais que sont ces deux chênes?

Jusqu'à il y a peu, seules les vieilles cartes et quelques vieux manuscrits en rappelaient le souvenir ...

#### LE RAPPEL DES VIEILLES CARTES

En 1723, Naudin le Cadet signe une carte manuscrite<sup>(3)</sup> "Sur lesquelles on a marqué avec exactitude Les Ponts, Gués, Passages, Défilés, Chaussées, Grands Chemins, Hauteurs, Ravins Escarpés, Rochers, Marais, Prairies, Bois & Terres Labourables."

Ce souci des détails évoqué par l'auteur l'amène à faire figurer sur le territoire d'Andoy non seulement "Le chêne Saint Roch"<sup>(2)</sup>, mais encore un deuxième arbre à proximité de Limoy, le long du chemin de Namur à Mozet<sup>(4)</sup>. Comme avec le chêne Saint Roch, Naudin le Cadet a donc aussi voulu mettre en évidence à cet endroit un arbre que l'on peut manifestement qualifier de remarquable.

Pourquoi?

Ce qui est certain, c'est que la situation et l'isolement de cet arbre le fait clairement apparaître comme un point de repère

géographique et militaire.

Ce type de repère géographique est d'ailleurs largement utilisé dans le "langage" des géographes. C'est ainsi que, en 1778, lorsque le comte de Ferraris<sup>(5)</sup> publie sa carte, il annonce dans le prospectus de vente:

"1°. Cet ouvrage présente la Plan des Villes, des Forteresses, des Bourgs & des plus grands villages, avec leurs Rues, leurs Places Publiques & leurs Enceintes, tant ouvertes qu'entourées de murailles ou fortifiées; ainsi que celui des anciens Forts, dont il reste quelques vestiges.

...

7°. Les forêts, les Bois, les Taillis, les Bosquets, les Avenues, les Touffes d'Arbres, les Buissons, & tout ce qui peut en ce genre servir de direction dans les Campagnes. ... "

En ce qui concerne Andoy, Ferraris ne dessine pas le chêne Saint Roch, mais bien "Le chêne du chemin de Basseilles" et, au



Les deux chênes tels que mentionnés par le lieutenant-général comte J. de Ferraris dans la charte chorographique des Pays-Bas autrichiens dressée de 1770 à 1777.

Source: doc. Institut Géographique National



Un arbre de repère figurant "Les deux chênes" dans la campagne d'Andoy en 1723. Extrait de la carte de Naudin le Cadet intitulée: "Carte très particulière de la frontière de Flandre comprise entre Valenciennes, Condé, Mons, Nivelles, Judoigne, St Tron, Huy, Chiney, Dinant, Philippeville, Chimay, La Capelle, et Bohain. Ou se trouve le cours des rivières de Sambre, ..." La présence du château-ferme de Bossimé sur ce document permet une comparaison avec les cartes de Ferraris.

Cette carte, datée de 1723, est conservée en France, à Vincennes, au Service historique de l'armée.

Source: Ministère wallon de l'Équipement et des Transports; D.432 - Direction de la Topographie et de la Cartographie; Patrimoine cartographique de Wallonie.

croisement des chemins de Dave et de Mozet, un magnifique arbre repère. Cette fois, Ferraris est généreux dans l'information sur l'endroit dessiné: il écrit sur la carte en toutes lettres "Les deux chênes".

#### LE RETOUR DES DEUX CHENES

Ces dernières décennies, nous avons beaucoup défiguré nos paysages. Pourtant, depuis 1962, le législateur ne cesse de prendre des dispositions pour une meilleure protection de notre environnement. Malgré cela, nous ne sommes pas encore parvenu à

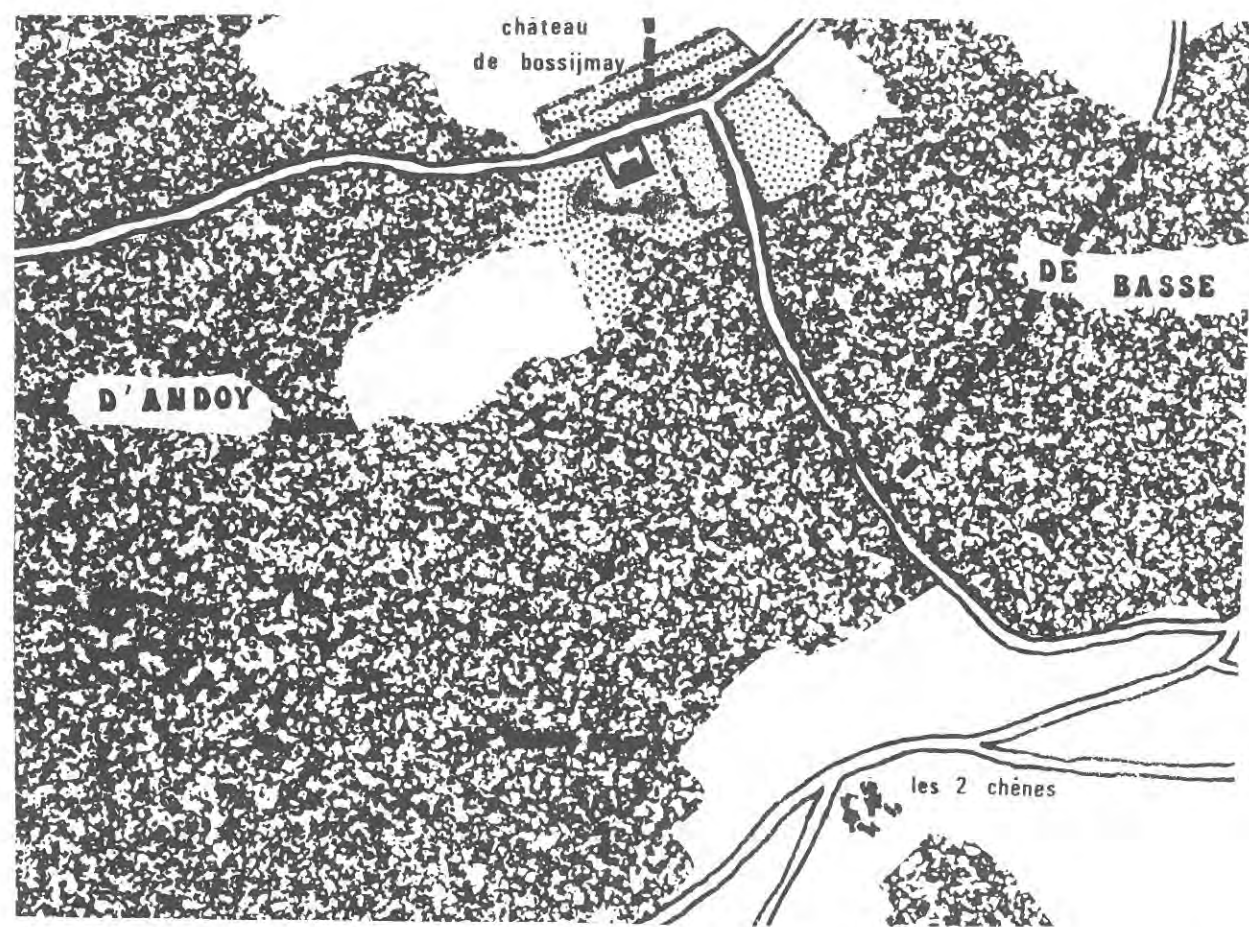
organiser nos rapports en harmonie avec un paysage hérité de notre passé...

Qu'en sera-t-il demain?

Notre environnement nous appartient, c'est notre cadre de vie, c'est notre patrimoine commun et nous avons une responsabilité collective de protection de celui-ci vis-à-vis des générations futures.

Malheureusement, notre système économique nous amène trop souvent au repli sur soi. C'est ainsi que, lorsqu'un forestier est confronté à un problème de plantation, que va-t-il faire? Va-t-il planter des arbres à courte rotation qu'il pourra





Les deux chênes selon Ferraris vers 1771-1778.

Extrait de la carte de intitulée " Carte de cabinet des Pays-Bas Autrichiens" c'est à dire 'des Duchés de Brabant, de Luxembourg, de Limbourg & de Gueldres, des Comtés de Flandre, de Hainaut & de Namur, du Tournesis & de la Seigneurie de Malines. Et pour la rendre plus intéressante, on y a intégré les Principautés de Liège & de Stavelot."

Document dessiné par J.Bette d'après une reproduction couleur éditée en 1965 par le Crédit Communal de Belgique.

rentabiliser à son profit ou, va-t-il planter des feuillus quand il sait que ce seront ses descendants, qui auront perdu jusqu'à sa mémoire, qui les récolteront?

La deuxième solution, celle-là même qui prépare l'avenir, c'est l'un des fondements du Crespon. C'est la raison pour laquelle nous avons fait appel à la commune pour planter deux arbres susceptibles de traverser les siècles et les générations à venir à un endroit qui légitime leur présence et perpétue le souvenir d'un ancien cadre de vie: "Aux deux chênes".

Dans un paysage qui se modifie sans cesse, ce n'est pas un luxe...

José Bette

#### RENVOIS ET JUSTIFICATIONS

- (1) B.Moreaux, Le Perseau: un alleu de Géronsart, Le Crespon N°9 d'octobre 1991.
- (2) J.Bette, On a retrouvé le chêne Saint Roch, Le Crespon N°12 d'octobre 1992.
- (3) Cette carte est conservée à Vincennes, au Service historique de l'armée. Elle est intitulée: "Carte très particulière de la frontière de Flandre comprise entre Valenciennes, Condé, Mons, Nivelles, Judoigne, St Tron, Huy, Chiney, Dinant, Philippeville, Chimay, La Capelle, et Bohain. Ou se trouve le cours des rivières de Sambre, ..." par Naudin le Cadet, 1723.

Suite page 16

## SAVEZ-VOUS POURQUOI L'ESCARGOT EST L'EMBLEME DE NOTRE VILLE?

Moi, franchement, je ne le savais pas. Mais je viens de le découvrir dans un article très instructif et très amusant, signé par Pat Gillard dans le journal Le Soir du 19 novembre dernier. En voici un large extrait :

*"Discret, timide, lent dans sa progression, le gastéropode aime le regard. Si ses sécrétions visqueuses et argentées dégoûtent les âmes sensibles, l'animal n'en force pas moins le respect : le "home sweet home" qu'il trimbale sur son dos l'impose comme l'aventurier du potager. Si on l'apprécie par ailleurs comme spécialité gastronomique, rares sont ses admirateurs qui soupçonnent la bête de sexe qui sommeille sous la paisible coquille. Car l'escargot est un pervers dont les amours hermaphrodites créent une relation sado-maso que ne renierait pas le divin Marquis.*

*Cornu, baveux, l'énigmatique limaçon a largement marqué l'imagination populaire comme un immortel symbole de la résurrection. Les Romains le dégustaient au cours des cérémonies funèbres - les archéologues ont d'ailleurs découvert des montagnes de coquilles lors des fouilles à Pompéi. Les tombes des premiers martyrs chrétiens contenaient aussi des coquilles, signe de l'existence d'une vie après la mort.*

*Si pendant l'hiver, l'escargot vit enfoui dans un terrier pour se protéger du froid en échappant à l'observation, il est plus facile de le surprendre "mort" au cours de l'été quand il s'enferme dans ses quartiers pour éviter les dégâts du bronzage et les risques de déshydratation. Se retirant comme un ermite, il sécrète un bouchon de mucus qui se solidifie au contact de l'air sans toutefois l'empêcher de respirer. A la première pluie ou rosée généreuse, l'escargot émerge de sa léthargie pour réapparaître dans son éclatante intégrité. Le voilà prêt pour une intense période d'activité partagée entre goinfrerie, drague et infernales parties de sexe.*

*La vie sexuelle de l'escargot réunit les fantasmes les plus fous. Hermaphrodite, il ne peut cependant pas se féconder lui-même et profite donc de son état en jouant double jeu avec un plaisir pervers. Lors d'une rencontre amoureuse dans les quartiers chauds du potager, il se transforme en escrimeur et s'efforce de planter maintes fois dans le corps de son alter ego une sorte de poignard calcaire, alternant ainsi douleur et extase. Le combat terminé, les deux mâles se transmettent l'un l'autre les spermatozoïdes dans un "accouplement" pouvant durer une douzaine d'heures! La semence du partenaire est alors mise en réserve et les tourtereaux se transforment peu à peu en femelles, le temps que leurs ovules mûrissent et soient fécondés. Quand l'escargot se sent devenir mère, il suit docilement les suggestions de son instinct et prépare un nid douillet et confortable pour y pondre quelques dizaines d'oeufs laissés ensuite aux bons soins de la nature. De nouveau mâle et célibataire, le limaçon recommence à chasser un autre petit gris et se lance dans une nouvelle et chaude aventure.*

*Pendant ses orgies alimentaires, la langue de l'escargot, recouverte de petites dents cornées - jusqu'à 25.000 chez le Bourgogne! - concasse la nourriture comme une*



râpe. Ce prodigieux outil, responsable des pires dégâts dans les potagers, est capable de tout ingérer, même les champignons vénéneux ou la ciguë de sinistre réputation, d'où la précaution de faire jeûner l'escargot avant de le déguster. Glouton hors pair, il fait aussi preuve d'une incroyable résistance au jeûne lors des moments de sécheresse en vivant sur ses propres réserves.

Entre orgies de table et amours troubles, l'escargot se promène au rythme de sept centimètres à la minute. Transporté par ondes musculaires, il construit son propre macadam qui le protège des aspérités du terrain, au point qu'il est même capable de franchir une lame de rasoir sans se couper.

Sa force est herculéenne et sur base de divers calculs, on estime qu'il suffirait d'un attelage de 25 Bourgognes pour tirer un chariot sur lequel aurait pris place un homme adulte! Un véhicule écologique qui ne risque pas d'être "flashé" pour excès de vitesse.

Les escargotins naissent avec leur coquille, mais celle-ci est si fragile qu'ils doivent sécréter un mucus calcaire pour la cimenter. En grandissant, ils construisent des stries annuelles autour de l'ouverture de la coquille pour agrandir leur habitation et n'hésitent pas à la "replâtrer" quand une avarie survient.

La masse viscérale de l'animal, prise dans une impitoyable torsion en tire-bouchon, conditionne sa morphologie et explique que tous ses orifices naturels sont tournés vers l'extérieur : la bouche, l'ouverture génitale et l'anus sont tous situés sur son cou!

Mot piège pour les amateurs de "trivial pursuit", l'héliciculture est l'art d'élever les escargots. L'Association hélicole belge compte quelque 70 membres dont une vingtaine possèdent un registre de commerce. C'est très peu pour occuper l'énorme marché des 2000 tonnes réclamées annuellement par les consommateurs. Repris parmi les espèces sauvages protégées, la "cueillette" de l'escargot est donc interdite et seul l'élevage permet de répondre aux demandes des gourmets. "Made in Belgium", l'escargot européen traditionnel fait preuve de qualités diététiques et d'un goût largement supérieurs aux importations asiatiques dont la saveur vaseuse et la chair caoutchouteuse se retranchent toujours derrière une overdose d'ail et de beurre."

Ce n'est évidemment pas parce qu'il est cornu, lent et baveux que l'escargot est notre emblème. Non. Il a sûrement été choisi (par qui?) pour sa vigueur et son imagination sexuelle, sa force extraordinaire, son habileté de bâtisseur, sa glotonnerie omnivore, son goût pour le cocooning,...

Très sympathique, l'escargot, vu sous ces angles-là. Il mérite vraiment d'être mieux connu et mieux apprécié. Autrement que dans une assiette. Mais les Namurois sont-ils vraiment comme ça?

Géo Donnet.

PS. On lit dans l'article que l'escargot construit son propre macadam. A voir l'état de beaucoup de nos rues, nous sommes sûrement loin en deçà de nos possibilités d'escargots.

OPTIK + FUNKTION OSTERFLUS • AMANA CONSTRUCTA • UNIC DESIGN

TECSON • SMEG • BLANCO • DE DIETRICH

ALLIA • FLIP • KUPERBUSH • LIEBHERR

## LA CUISINE PARFAITE S'ACHETE AUX CUISINES DESMET sprl

RUE PIRET PAUCHET, 10, NAMUR ☎ 081 / 22 45 45



PLACARDS  
TABLES F

MAPE MARTIN MEUBLES  
CUISINES ET SALLES  
DE BAIN



NOVY • NEFF • KWC • FISHER PAYKEL • MAPE • CUISINE MARTIN • FRI FRI



Chaussée de Marche 90  
5141 WIERDE  
☎ (081) 40 11 24

Electricité Générale

**s. a. EMAN**

Chaussée de Marche 941

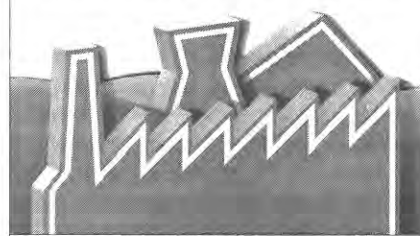
5100 WIERDE

☎ (081) 40 01 00 - 40 00 10

DETECTION VOL - INCENDIE

Location camion-grue - Elévateur 18 m.

TOUS LES SERVICES BANCAIRES  
REUNIS SOUS UN MEME TOIT.



LES ARCHITECTES DE L'ARGENT.

EPARGNE

COMPTES

EMPRUNTS

ASSURANCES

CREDIT A L'INDUSTRIE

DANS NOTRE REGION C'EST AUSSI

**Jean-Luc LAMBOTTE et Cie scs**

Rue de Nanvoie, 2 Chée de Louvain, 367

5100 ANDOY-WIERDE 5004 BOUGE

☎ (081) 40 03 22 ☎ (081) 21 10 05

A L'AGENCE OU A VOTRE DOMICILE :

PLACEMENTS - FINANCEMENTS - ASSURANCES - DEVICES ETRANGERES - OPERATIONS EN BOURSE -  
PRETS HYPOTHECAIRES - LIVRETS D'EPARGNE - PAIEMENTS DE TOUS COUPONS - A BOUGE : SALLE DE  
COFFRE - BANCONTACT



Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS

AGENTS AGREES

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE  
ET DE L'OCCH

## TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS  
A VOTRE DOMICILE  
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41  
Avenue des Cytises, 9  
5100 ANDOY-WIERDE



### MULTI-MINI-SERVICES

"TREFOIS Léon."

5100 JAMBES

Tél. 081 - 308520

### LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE  
(gros oeuvre, maçonnerie décorative)

TRANSFORMATIONS

BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY

☎ : (081) 40 10 96

R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée



assureur-conseil  
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15

5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77

**IP** Lambotte Patrice  
Entrepreneur de jardins  
Diplômé de l'Ecole Horticole de Gembloux

Création et entretien - Plantations  
Tailles, élagages, abattages  
Scarification, etc ...

Chaussée de Louvain 1000  
5022 Cognelée

Tél: 081/21 57 06  
ou 081/40 03 22